

À la découverte de la Bande Dessinée au Liban



© Michèle Standjofski, Antonio, Des Rond dans l'O, 2021

Avec par ordre d'entrée en page :

**Barrack Rima - Cédric Toiron - Chloé Sleilati -
les Éditions de l'Académie Libanaise des Beaux-
Arts (ALBA) - George Khoury JAD -
Karen Keyrouz - Lena Merhej - Lina Ghaibeh -
Mazen Kerbaj - Nour A. Haidar -
Zeina Abirached - Michèle Stanjofski -
Samandal - Tracy Chahwan - Noémie Honein -
Joseph Kaï - Raphaëlle Macaron**

Dossier coordonné par Angela Verdejo pour 64_page

UNE CONTESTATION NOUVELLE DANS SON GENRE: ELLE N'EST PAS CONCERNÉE PAR LES TENDANCES CONFESSIONNELLES, NI PAR LES PUISSANCES RÉGIONALES, NI PAR LES LÜTTES IDÉOLOGIQUES CLASSIQUES QUI FONT LA SOMBRE ACTUALITÉ DANS CE PAYS DEPUIS DES DÉCENNIES.



Barrack Rima

Née en 1972 à Tripoli au Liban et résidant à Bruxelles, Barrack Rima a étudié la bande dessinée et l'illustration à l'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles ainsi que le cinéma-radio-tv à l'Institut des Arts de Diffusion de Louvain-la-Neuve (Belgique). Autrice de bandes dessinées et cinéaste, Rima a également travaillé pour des spectacles de musique, de théâtre, cirque et danse. Ex-membre du collectif Samandal, elle collabore aussi avec la presse internationale.

64-Page : Quel est votre regard sur la scène bd Libanaise aujourd'hui, en ces moments d'effervescence mais aussi de crise et donc d'urgence? Comment voyez-vous le futur de cette scène ?

Je n'ai pas le regard d'une spécialiste (chercheuse ou historienne), mais plutôt un regard sensible, émotionnel et subjectif. Cette effervescence a commencé il y a une quinzaine d'années, à un moment où j'avais perdu espoir de trouver une «famille» qui m'aiderait à garder un lien avec le Liban. C'est une scène qui n'arrête pas de grandir et de se développer, notamment grâce à des initiatives comme le collectif Samandal - qui a contribué largement à créer un lectorat libanais et arabe et à cultiver une conscience de ce langage si particulier. De même, la section BD initiée par Michèle Standjofski à l'ALBA (NDLR, Académie Libanaise des Beaux Arts) amène tous les ans sur la scène son lot de nouveaux talents prometteurs fraîchement diplômés. La crise n'est pas contradictoire avec l'effervescence, mais ce qui se passe et risque de se passer de plus en plus, c'est l'exil des auteur.e.s et la nécessité que leurs œuvres soient publiées à l'étranger (principalement en France).

64_page : Dans vos bd (*Beyrouth, La trilogie*), au fur et à mesure que le temps passe, on sent une évolution de la révolte à la sérénité. De l'individu à la famille, quelque chose évolue dans la radicalité du discours mais aussi de l'image. Les poubelles des pages précédentes disparaissent dans le dernier tome de la trilogie, par exemple. L'espace-temps est chamboulé aussi. Le recours à la mémoire historique paraît indispensable à une tentative de compréhension du Beyrouth actuel !

Je me trompe ? Est-ce le bout du tunnel, un changement de cap ? Pourriez-vous nous en dire plus ?

Vous ne vous trompez pas, et vous ne pourriez jamais vous tromper car la signification de mes œuvres ne m'appartient plus une fois publiées. Je ne suis pas capable, par ailleurs, d'analyser mon propre travail et vous laisse le soin de le faire.

Ceci étant dit, le travail de l'espace-temps m'intéresse évidemment. Il est spécifique au langage de la BD et tellement présent à chaque étape. Dans le troisième volet de la Trilogie (*Beyrouth rewind*), le retour dans les années 60, époque de la révolte de la génération de mes parents, me permet de mieux comprendre la révolte d'aujourd'hui et surtout de distinguer les parts de l'histoire familiale, de l'Histoire du pays et de ma propre histoire. L'évolution à travers les pages de la Trilogie est également due à l'aventure éditoriale de ce livre qui est constitué de trois livres distincts, au départ. 20 ans séparent les deux premiers volets. *Beyrouth* (autopublication, 1995) est mon travail de fin d'études à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. À l'époque, je n'avais pas prévu de suite à cette œuvre de jeunesse remplie d'espoir après la fin de la guerre civile. En 2013, Karma Tohmeh et Tony Sfeir (Plan BEY) décident de le republier pour la première fois dans la ville dont il porte le nom, et me demandent alors de refaire un livre sur Beyrouth. Ça sera le deuxième volet *Beyrouth Bye Bye* (Plan BEY, 2015) sorti en pleine crise des poubelles, imprégné de désespoir et à un moment où je voulais en finir avec cette ville. Vingt ans se sont écoulés entre les deux livres/volets, et les crocodiles de toutes sortes ont fini de sac-

cager la ville, sa mémoire, ses espaces publics et jusqu'à l'espoir qui pouvait l'animer à la sortie de la guerre.

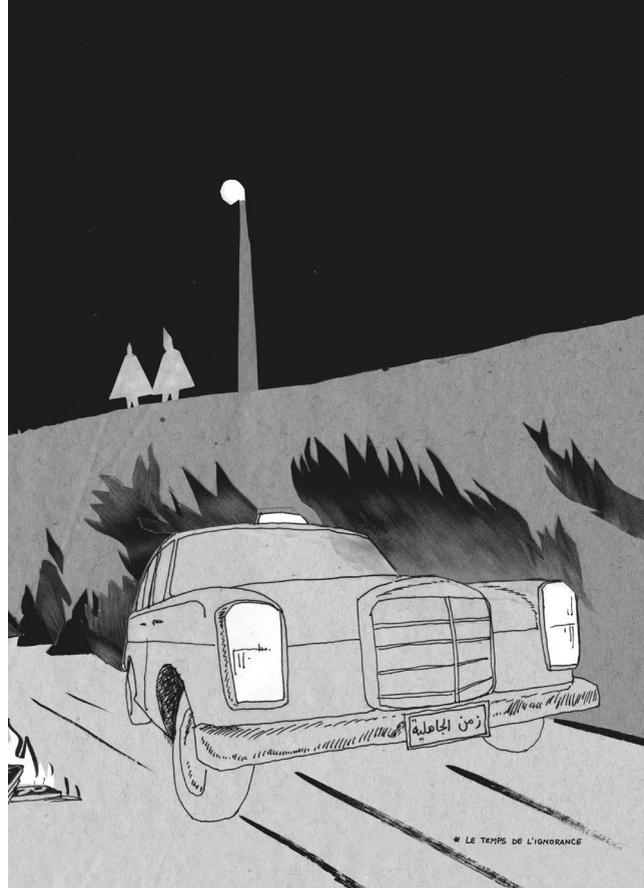
Mais en terminant les dernières pages, alors que la contestation grondait dans les rues -prémises de la révolte de 2019- je me suis rendue compte que je tournais trop vite et trop violemment la page et abandonnais mes amis dans une ville qui brûlait alors que je m'enfuyais lâchement en Belgique (dernière double page du deuxième volet). Et c'est ainsi très vite que j'ai eu besoin de faire un troisième livre, le dernier volet *Beyrouth rewind* (Plan BEY, 2017) qui est un retour en arrière pour traverser les révoltes qui ont secoué le pays à travers des générations pour arriver à l'histoire familiale.

C'est aussi à ce moment que je rencontre Simona Gabrielli (Alifbata) qui décide de publier les trois livres en une seule trilogie. Alors oui, c'est un changement de cap et la fin du cycle des *Beyrouth*. Dans mon livre suivant (*Dans le taxi*, Alifbata 2020) je laisse la capitale pour retourner à Tripoli, ma ville natale, à mon enfance et aux histoires de famille. Je quitte aussi le champ du politique pour aller dans l'intime et le personnel.

64_page : Il y a dans votre travail une constante dans l'intérêt porté à la narration ainsi qu'un questionnement de ce qu'est la vérité et donc forcément la fiction. La réflexion sur l'œuvre dans l'œuvre apparaît, si je ne me trompe, de manière récurrente. Il y a un narrateur (celui qui vous ressemble) mais aussi la narration de chaque personnage... au-dessus du narrateur il y a une autre entité supérieure à ce narrateur-là et qui règne en Maître tout puissant sur l'ensemble de l'œuvre et qui, lui est invisible

Pouvez-vous nous expliquer comment le dessin accompagne/naît dans cette réflexion, dans le processus de création mais aussi dans la mise en page ?

Je ne peux pas me passer du narrateur. Il raconte mais il est aussi visible. Je le travaille comme un personnage à part entière que je dessine et à qui je donne mon apparence. (Mes derniers livres sont sortis avant que j'entame ma transition de genre, ce qui explique le narrateur au masculin). C'est moi, mais pas tout à fait : puisque je suis dans le champ littéraire, je peux choisir ce que je veux raconter ou pas et ce que j'invente



ou pas. L'intention étant de créer une œuvre, de tenter d'approcher l'universel, de partager avec les lecteurs des récits qui les concernent et leur parlent. J'explore et essaie le mélange d'autobiographie, de documentaire et de fiction. Je ne prétends évidemment pas déterminer la vérité, mais chaque histoire et chaque livre offre sa propre vérité. La BD permet de rendre compte de choses réelles, mais chaque auteur.e va le faire à sa manière, avec son langage poétique et selon sa vérité.

Le narrateur peut aussi être démultiplié. Dans *Beyrouth bye bye*, le chauffeur de taxi devient à son tour narrateur. Il ne dira jamais cette « chose qu'on ne voit pas » mais il parle de l'histoire dont il fait partie et met en lumière la nécessité de raconter pour appréhender la réalité. Ces multiples « réflexions sur l'œuvre dans l'œuvre » sont essentielles pour moi, elles me permettent d'avancer pas à pas et comprendre ce que je fais en le faisant. Parce que je travaille le texte et l'image en même temps. Il n'y a pas de scénario écrit et bien ficelé à l'avance, avant le dessin. Tout peut changer à chaque étape, jusqu'à la fin, c'est-à-dire le jour où il faut envoyer les fichiers à l'éditeur...

64_page :Vous avez fait partie de Samandal, en quoi les collectifs vous paraissent-ils nécessaires au Liban ou pas ?

Oui, j'ai fait partie du collectif Samandal une bonne dizaine d'années et je viens de le quitter.

Les collectifs sont nécessaires, au Liban ou ailleurs, pour ne pas se sentir seule en commençant sa carrière, pour pouvoir s'autopublier et ne pas devoir trop tôt affronter les éditeurs, pour l'énergie de groupe, la solidarité, l'apprentissage mutuel... etc

Pour moi, c'est un peu différent, parce que j'étais déjà dans le métier quand Samandal est né en 2008 (mon premier livre *Le Conteur du Caire* est publié en 1998, chez La Cafetière). Mais Samandal m'a permis de publier en arabe pour la première fois et m'a reconnectée avec le Liban. C'est devenu ma famille de substitution.

64_page : Quelques mots sur votre travail actuel ?

Je viens de terminer *The Land of Milk and Honey* un court-métrage d'animation (coréalisation avec Isabelle Nouzha).

La sieste du Matin un livre sur les rêves que je dessine depuis 12 ans va un jour voir le jour...

Le Cercle un tout nouveau projet sur base d'un scénario. C'est la première fois que je travaille de la sorte : j'ai écrit un scénario en deux semaines, mais à peine ai-je eu une première version que j'ai commencé à dessiner... Ce qui va probablement tout chambouler...

Beyrouth, PlanBey, 1995/2013

Le Conteur du Caire, La Cafetière, 1998

Divers récits courts, 2008-2021, Samandal, World war III Illustrated, Strapazin, Turkey comics, KuŞ...

Divers reportages graphiques depuis 2000 (Imagine, MicMag, Médor, Internazionale, La Revue dessinée, Strapazin...)

Beyrouth Bye Bye, PlanBey, 2015

Beyrouth rewind, PlanBey, 2017

Beyrouth, La trilogie, Alifbata, 2017

Dans le taxi, Alifbata, 2020

De Brusselmansen (strips hebdomadaires, en néerlandais, entre 1998 et 2003, dans le journal Brussel Deze Week, Bruxelles)

Sociologia (strips hebdomadaires, en arabe, entre 2014 et 2015, dans le quotidien libanais Al Akhbar, Beyrouth)

Souvenir de Beyrouth (1999) film

La terre de 48 (2003) film

L'étude du chercheur ambulancier (2009) film

The Land of Milk and Honey (avec Isabelle Nouzha, 2021) film

<http://www.barrackrima.com/>



Mon Liban en sept bandes dessinées



La guerre des autres, Bernard BOULAD - Paul BONA - Gaël HENRY

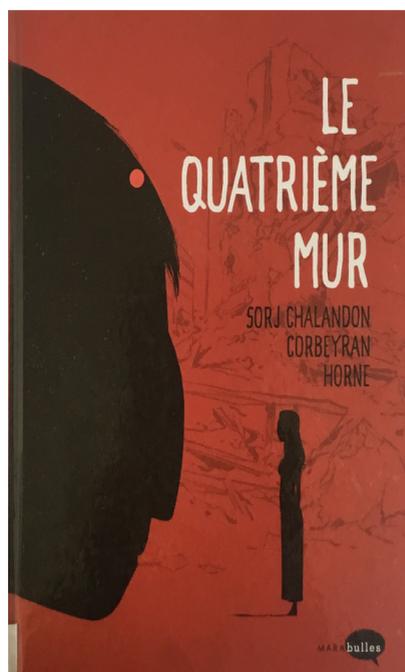
LA BOÎTE À BULLES, TOME 1 2018, Tome 2 2019

Je suis entré en Orient par la bande dessinée. En effet, c'est à travers les aquarelles de Jacques Ferrandez dans ses *Carnets d'Orient* que je découvre, il y a maintenant plus de vingt ans, les couleurs ocres des Palais beyrouthins, les immeubles martelés par la guerre et le sourire d'un peuple kaléidoscope.

Ferrandez nous invite dans ses carnets de voyage sur la Syrie et le Liban à partager son aventure à travers des croquis qui côtoient des affiches politiques et les articles de journaux. Les textes décrivent le parcours et les rencontres de l'auteur. Cette bande dessinée publiée en 2001 se clôture sur ces mots : « Ce pays assurément l'un des plus beaux de cette Méditerranée orientale le sera davantage lorsque dans l'élan de la reconstruction, Les Libanais prendront conscience du joyau qui est le leur et des dégradations qu'il subit. Alors, le pays du Cèdre entamera son véritable combat, celui de la vie. » Force est de constater qu'en 2022 cette citation est plus que jamais d'actualité.

Mon arrivée au Liban correspond à la lecture de l'ouvrage de Sorj Chalandon, *Le quatrième mur*, décliné en bande dessinée par le duo Corbeyran et Horne en 2016.

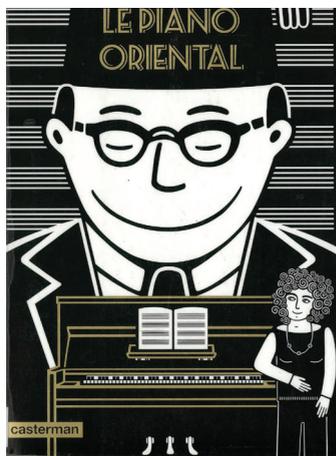
Pas particulièrement adepte de ce style d'ouvrage, je dois admettre que cette adaptation m'a paru éminemment réussie. L'utilisation maîtrisée du noir et blanc et de tous les dégradés qui existent entre ces deux extrêmes, couplée à une capacité de traduire les émotions à travers les visages, subliment ce magnifique récit. On finit cette bande dessinée la gorge serrée, spectateur de l'horreur et de l'ignominie. L'absurdité de cette guerre est décrite à travers la diversité religieuse du peuple Libanais, qui ne demande, le temps d'une pièce de théâtre, qu'à vivre ensemble. Clef d'entrée intéressante pour comprendre cette construction plurielle si singulière de cette nation dont le Cèdre est emblème.



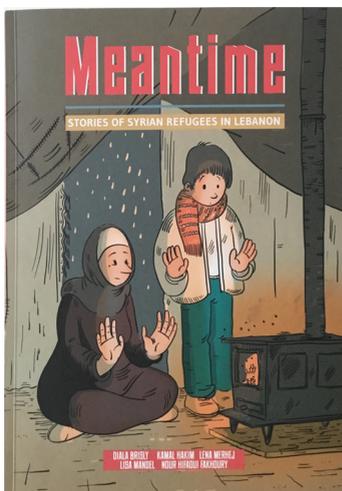
Le quatrième mur, Sorj CHALANDON – CORBEYRAN – HORNE, MARABULLES,

La guerre, intimement liée à l'histoire contemporaine du Liban, a profondément marqué sa population.

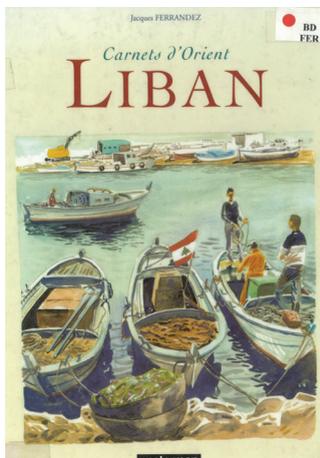
Les Libanais, de ma génération que je côtoie, ont tous, sans exception, une histoire à partager au sujet de cette période qui s'est étirée de 1975 à 1990, puis qui a subrepticement refait surface en 2006. C'est cette invasion israélienne que Kyungeun Park et Joseph Safieddine nous décrivent dans leur bande dessinée *Yallah Bye* en suivant la famille El Chatawi. Membre de la diaspora Libanaise installée en France, la petite tribu décide de passer ses vacances dans le sud du Liban, plus précisément à Tyr. C'est au cours de cet été que la violence du pays du sud s'exprime sans discernement retenant la famille El Chatawi dans une région enclavée. Les auteurs décrivent à la perfection l'angoisse et le sentiment d'impuissance de ceux qui, restés en France, cherchent une solution pour ramener les leurs à Paris. Parallèlement, les flash-backs de la guerre civile vécue par le père soulignent la psychologie du personnage qui s'emploie à rassurer femme et enfants tout en se démenant pour trouver une solution. La BD se clôture par un supplément qui, en prenant appui sur des photographies et d'autres documents d'archives, nous rappelle que cette histoire n'est pas entièrement une fiction.



Le piano Oriental, Zeina ABI-RACHED, CASTERMAN, 2015



En attendant, Meantime, Diala BRISLY - Kamal HAKIM - Léna MERHEJ - Lisa MANDEL - SOLIDARITES INTERNATIONAL 2017



Carnets d'Orient, Jacques FERRANDEZ, CASTERMAN, 2001

Mais l'Orient en général et le Liban en particulier ne peuvent se réduire à ces conflits. C'est aussi et surtout une culture extrêmement riche, berceau des civilisations où le raffinement et l'accueil sont un art de vivre. Les planches de Zeina Abirached sont une expression contemporaine de cette culture du détail, où l'esthétisme est au service du récit. *Le piano oriental* reste selon moi la plus parfaite expression de cette ambiance si singulière. Ce conte qui s'ancre dans l'histoire familiale de l'auteur est sublimé par un graphisme au noir et blanc. La patte de la dessinatrice est reconnaissable au premier coup d'œil et nous invite dans un monde monochrome pourtant tellement coloré par la profondeur des personnages et du récit. L'histoire se lit comme les notes sur une portée ; on referme la dernière page du livre en gardant la musicalité de cet œuvre très longtemps.

Le territoire Libanais est aussi une terre d'espoir et d'accueil où Palestiniens, Arméniens et Syriens ont choisi la protection du Cèdre pour poser leurs valises.

Sur six millions d'habitants, deux millions sont Syriens, trois cent mille Palestiniens et cent cinquante mille Arméniens. Cette construction si particulière, nous confronte, nous occidentaux, au réalisme de l'exil et à la problématique très concrète des flux migratoires dans une zone du monde où les choix politiques anihilent tout espoir avenir pour les populations. Fabien Toulmé nous présente dans sa trilogie, *L'Odyssée d'Hakim*, la vie d'Hakim pépiniériste prospère qui est obligé de fuir la Syrie en 2011. Dans son tome I, le héros passe par le Liban où il découvre de manière brutale la réalité du statut de réfugié. Le graphisme épuré de Toulmé nous plonge immédiatement dans l'écrasante âpreté qui s'abat sur cet homme ordinaire : Hakim. Au fur et à mesure que les pages défilent, l'empathie pour le personnage grandit. Cet Ulysse des temps modernes affronte au cours de son périple l'avidité de l'Homme et la violence des systèmes politiques. Après la lecture de cette trilogie, notre vision évolue nécessairement sur ces réfugiés dont nous croisons le regard aux feux rouges lorsqu'ils nous proposent d'acheter un paquet de mouchoirs ou une boîte de chewing-gum.

Ce quotidien des familles Syriennes coincées entre la montagne et la mer est décrit également en images et en mots dans le magnifique recueil « En attendant » de Diala Brisly, Kamal Hakim, Léna Merhej, Lisa Mandel et Nour Hifaoui Fakhoury.

Ce projet qui donne la parole à ceux que nous n'entendons pas nous ouvre sur un univers qui permet d'entrevoir les raisons du

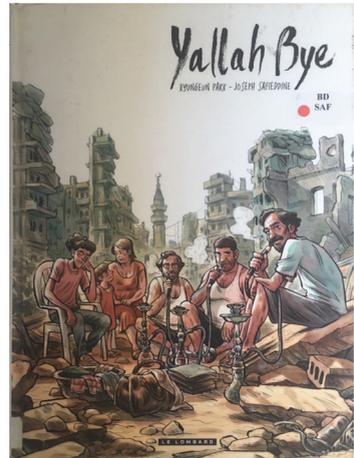
départ mais aussi le quotidien des jeunes et moins jeunes au sein des camps. Sous les crayons d'artistes libanais, les émotions se construisent laissant place à un océan d'Humanité. La diversité de la scène graphique Libanaise et Syrienne formée notamment au sein de la prestigieuse Académie Libanaise des Beaux-Arts (ALBA) est entrevue dans ce projet conduit par Solidarité International.

Mon tour d'horizon de la bande dessinée libanaise se termine par un coup de cœur, *La guerre des autres* écrite par Bernard Boulad et dessinée par Paul Bona et Gaël Henry.

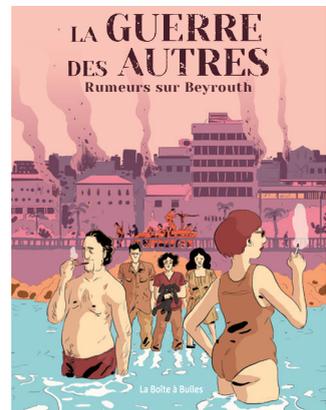
L'angle d'attaque de cette bande dessinée est bien différent de celles qui abordent la guerre civile. Certes le contexte est commun mais dans ce livre priorité est donnée aux personnages. Nous découvrons ce couple usé par le quotidien, qui continue à vivre côte à côte mais dans des univers parallèles. Chacun se construit de son côté sa bulle de bien-être. Les adolescents explorent la vie, ses plaisirs et ses doutes. Le service militaire, le cinéma, le baccalauréat au Grand Lycée Franco-Libanaise ponctuent le quotidien de cette jeunesse. La guerre éclate, la vie continue. La maîtrise de l'utilisation des couleurs offrant une place de choix au sépia crée une ambiance au service du récit. L'auteur interroge avec finesse et humour le couple à travers divers prismes dont celui des adolescents. Il est intéressant de suivre l'évolution de cette famille, case après case, qui s'adapte au contexte mouvant, ainsi que celle de ces adolescents plongés trop vite dans le monde des adultes.

Après cinq années de vie dans ce beau pays une page se referme. Je repars profondément marqué par cette culture foisonnante et ce peuple qui ne cesse de regarder vers l'avant. L'art Libanais en général et la bande dessinée en particulier s'inscrivent dans cette dynamique qui augure de très belles découvertes dans les années à venir.

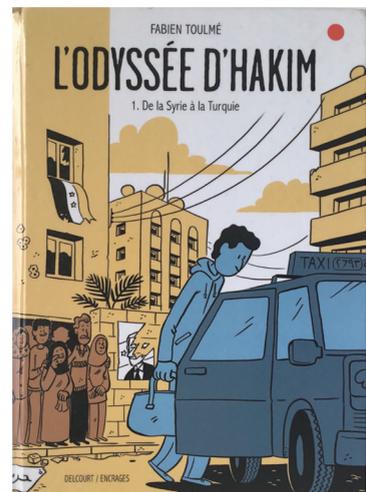
Sukran/Merci



Yallah Bye, Kyungeun PARK – Joseph SAFIEDDINE, LE LOMBARD,



La guerre des autres, Bernard BOULAD - Paul BONA - Gaël HENRY - LA BÔTE A BULLES, TOME 1 2018, Tome 2 2019



L'odyssée d'Hakim, Fabien TOULME, DELCOURT, TOME 1, 2018

Chloé Sleilati

une jeune autrice qui puise l'inspiration dans la nature

Quelle formation as-tu ?

Je me suis spécialisée en illustration et bande dessinée à l'Académie Libanaise des Beaux-Arts, j'ai acquis une licence en 2019 et un master en 2021.

Comment t'es-tu lancée dans le métier de l'illustration ?

J'ai commencé à répondre à des offres professionnelles bien avant la fin de mes études, ce qui me permet aujourd'hui de travailler pour de grandes marques internationales comme Cartier et Tiffany&co.

As-tu des publications ?

Je n'ai pas encore publié de livres, mais je cherche actuellement un éditeur pour une BD qui me tient à cœur (il ne faut pas baisser les bras !).

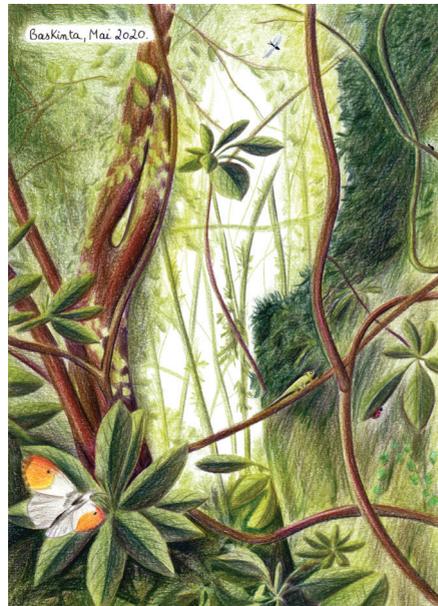
Comment décrirais-tu tes recherches en tant qu'artiste ?

Dans nos vies qui tournent à mille à l'heure, je cherche à ce que mes dessins et mes histoires soient source de relaxation et de calme, mais qu'ils instruisent aussi lorsque c'est possible (en BD, ou dans les légendes sous les dessins par exemple). Toutes mes œuvres tournent donc autour du thème de la nature et la "belle image".

Tu crois à l'inspiration ?

Je trouve souvent le nœud de mon inspiration lors de randonnées. Je prends beaucoup de photos et les utilise comme références plus tard. Je note des pensées, des ressentis, je fais sécher des fleurs.

Lors de l'écriture de scénarios, j'essaie de me rappeler ce moment exact, les petits détails et les choses drôles qui ont pu se passer.



Des techniques préférées ?

Chaque projet requiert sa propre technique et son propre format selon ses besoins, mais j'ai un faible pour le papier et les crayons de couleur. En général je ne travaille pas de très grands formats, un A4 ou A3 peut suffire.

Comment vois-tu la scène libanaise du 9^e art ?

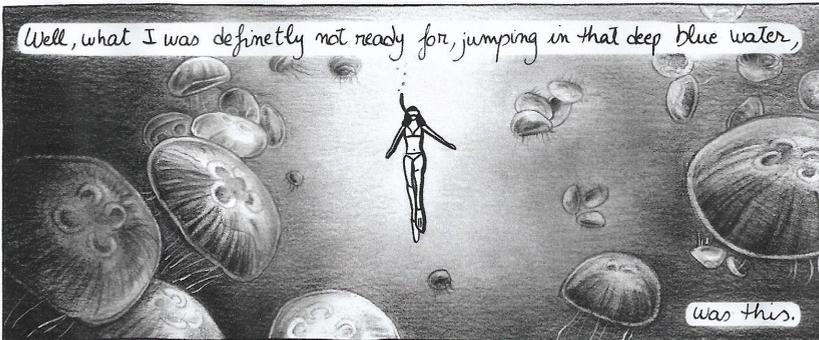
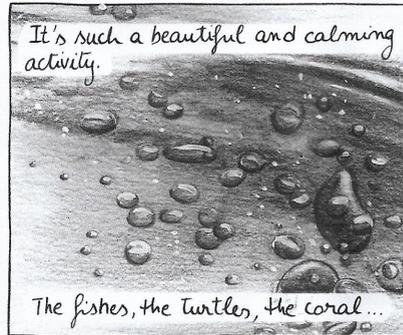
De nombreux jeunes auteurs talentueux émergent chaque année au Liban. En ces temps de crise, le monde du livre a pris un gros coup. Je pense (et j'espère) tout de même que la BD a un bel avenir au Liban.

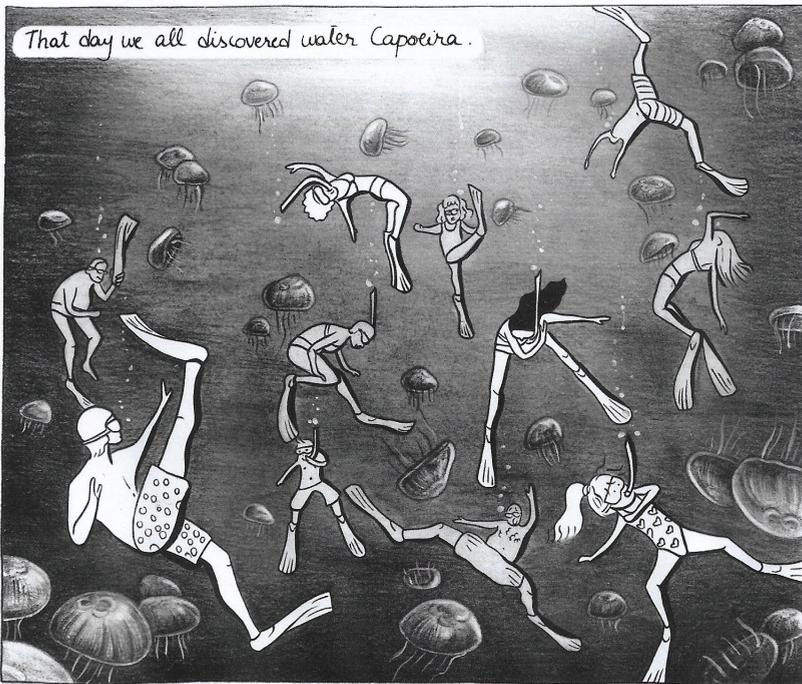
Participes-tu à des collectifs ?

Je participe au collectif Maza, qui a sorti son premier fanzine en mars 2022. Chaque artiste devait remplir une double page suivant le thème "Let's dance". C'est un fanzine où les artistes se sont vraiment lâchés au niveau des histoires. C'est drôle et décalé. J'y ai fait deux pages de BD où mes personnages sautent dans l'eau au milieu de l'océan et finissent par faire de la Capoeira contre une horde de méduses.

Pour en savoir plus : <https://www.instagram.com/chloesleilatiart/> <https://www.facebook.com/chloesleilatiart> <https://chloesleilati.crevado.com>

Let's dance





Chloé



Éditions de l'Académie Libanaise des Beaux-Arts (ALBA)

L'École des arts décoratifs inclut une section d'Arts graphiques et de publicité dirigée par Alain Brenas.

Depuis 2007, l'ALBA propose une maîtrise ès Arts en illustration et Bande dessinée, c'est la seule filière BD avec une formation complète qui existe au Liban et au Moyen Orient. De grands bédésistes très reconnus en France et à l'étranger tels Zeina Abirached ou Marzen Kerbaj sont sortis de l'ALBA.

Grâce à l'ALBA et à la directrice de la filière BD-illustration, la bédésiste Michèle Standjofski, des générations de bédésistes sont venus peupler la scène de la Bande Dessinée au Liban qui s'est enrichie de ces nombreux talents.

Depuis plusieurs années, frappés de plein fouet par la crise, il n'y a plus eu de publication des travaux réalisés par les artistes de cette filière.

L'ALBA dispose d'un comité de publication qui sélectionne minutieusement les travaux des étudiants et publient leurs travaux de fin d'études.

L'ALBA constitue ainsi l'unique maison d'édition de BD du Liban en dehors des collectifs dont les publications demeurent underground.

La plupart de ces travaux sont d'une grande qualité, non seulement par les innombrables techniques qui y sont développées mais aussi par la qualité des scénarios et des dessins.

Nous avons pu assister à la présentation des travaux de fin d'études de trois étudiantes bédésistes Laure Ibrahim, Gracia Koussa, Marie Lyne Mokbel.

Nous avons pris connaissance de leurs planches avant d'assister à la présentation des trois projets. Nous avons pu ainsi constater la qualité des trois performances artistiques mais aussi l'engagement personnel des artistes qui, chacune à leur manière, s'est attaquée avec un style personnel à des thèmes d'une grande sensibilité :



© Laure Ibrahim

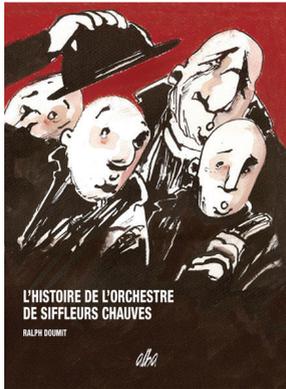
Voici par ordre chronologique de parution, les ouvrages publiés par l'ALBA, les auteur.e.s ont parfois été publié.e.s à l'étranger, certain.e.s sont encore au Liban, d'autres font de brillantes carrières à l'étranger faute de pouvoir se projeter dans l'avenir dans leur pays en crise, mais tous font aujourd'hui partie intégrante de la scène artistique libanaise du 9e art :

Ralph Doumit, L'histoire de l'orchestre des souffleurs chauves, 2007/Marie Joe Ayoub, Tuiles de Beyrouth, 2007/Ghadi Gosn, Cri, 2007

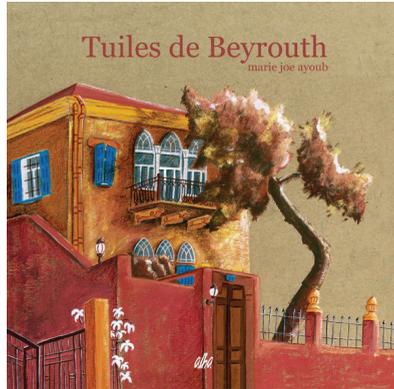
Toufic Khairallah, Jean, 2008/Noura Badran, Mamnésie, 2008/Ghadi Ghosn, Debout, 2008/Ralph Doumit, L'Histoire du Grand Sablier, 2009

Farah Nehme, Téta, 2010/Sophie Armache, Un été au Liban, 2010/La cantatrice chauve d'Eugène Ionesco, adapté par Stéphanie Achkouti, 2013/Kamal Hakim, Le temps des grenades, 2015

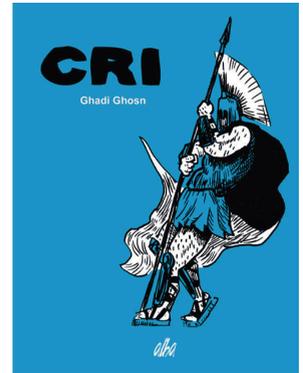
Ivan Debs, David Nava, Jah Maor, 2017/Tracy, Chahwan, Beyrouth Bloody Beyrouth, 2017/Sirène Moukheiber, Mata Nalkati ?, 2017/Karen Keyrouz, Flux et Reflux, 2018



Ralf Doumit, 2007



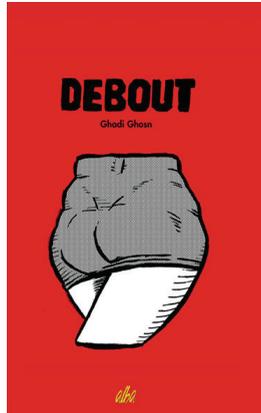
Marie Joe Ayoub, 2007



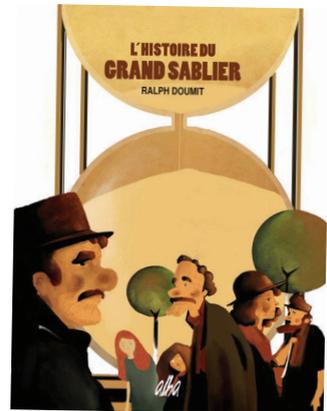
Ghadi Ghosn, 2007



Noura Badran, 2008



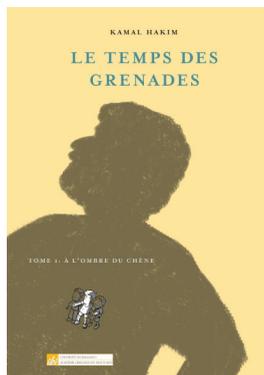
Ghadi Ghosn, 2008



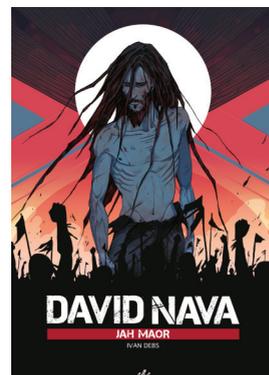
Ralf Doumit, 2009



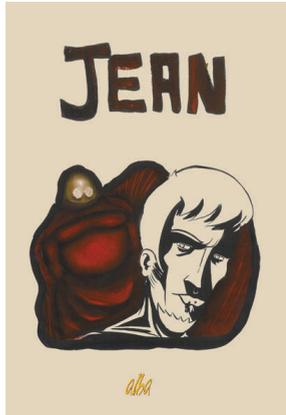
Stéphanie Achkouti, 2013
adapté D'Eugène Ionesco



Kamal Hakim, 2015



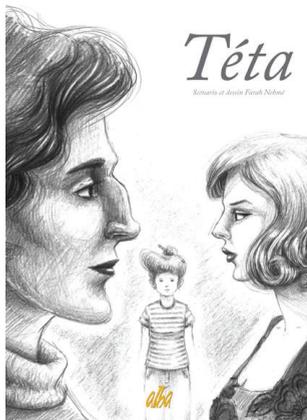
Ivan Debs, David Nava
Jah Moor, 2017



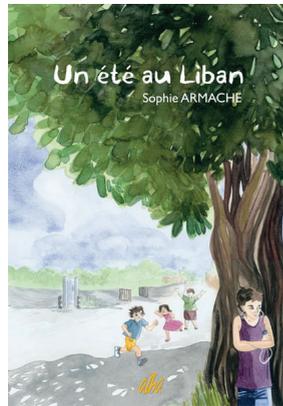
Toufic Khairallah, 2008



Karen Keyrouz, 2018



Farah Nehme, 2010



Sophie Armache, 2010



Tracy Chahwan, 2017

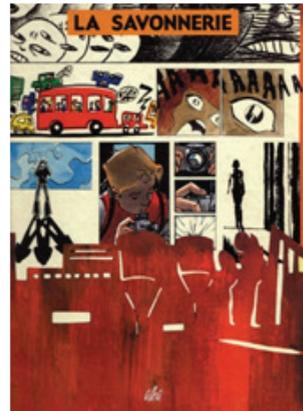


Sirène Moukheiber,
Mata Nalkati, 2017

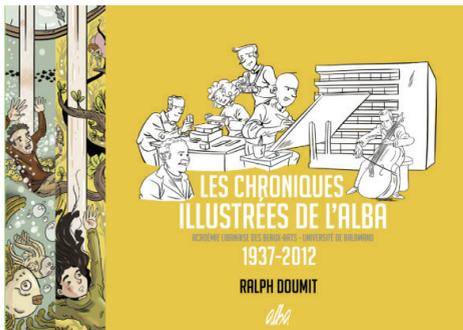
Ouvrages collectifs et/ou institutionnels :



Ivan Abou Debs, Carla Habib, Mohamad Kraytem, Rosane Chawi, Kamal Hakim, Nour Hifaoui et Karen Keyrouz, *L'ALBA fait son cinéma*, 2015



Ivan Abou Debs, Carla Habib, Mohamad Kraytem, Rosane Chawi, Kamal Hakim, Nour Hifaoui et Karen Keyrouz, *L'ALBA fait son cinéma*, 2015



Ralph Doumit, *Les chroniques illustrées de l'Alba*, 2014

<https://alba.edu.lb/french/Les-%C3%A9ditions-de-l%E2%80%99Alba>



George Khoury

JAD

Bédéiste, animateur du premier collectif libanais d'artistes et (alors) futurs professionnels de la BD, dessinateur de presse, cinéaste, critique, chargé de cours au département de design graphique et responsable du département d'animation de Future Television, Jad a marqué de son seing l'histoire de la BD adulte au Liban et dans le monde arabe, ce qui a fait de lui une véritable légende vivante.

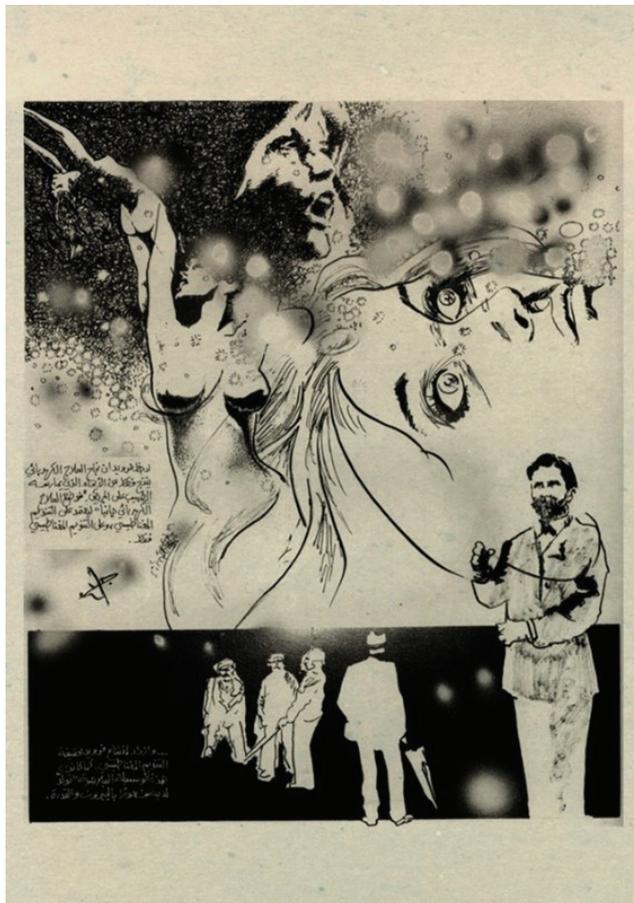


Auteur du premier roman graphique pour adulte, *Carnaval*, 1980, BD inspirée de la guerre civile publiée sous forme d'album ce qui en soi constitue une véritable innovation au Liban.

En 1983, il publie, *Sigmund Freud*, « après l'invasion israélienne, en 1983, Jad collabore avec le psychiatre Ralph Rizkallah pour illustrer *Freud*, une autobiographie non conventionnelle du père de la psychanalyse, en arabe. Dessinant une série de dix vignettes de la vie de Freud, Jad a travaillé pendant la guerre en se concentrant sur les problèmes de Freud en tant que minorité menacée dans une société répressive

- un mécanisme pour remettre en question la propre identité de l'artiste. Le récit utilise des dispositifs de bandes dessinées de super-héros, tels que des lettres en gras et des cadres non linéaires qui se fondent les uns dans les autres, pour exprimer la vie intérieure de Freud. Il y a des séquences de rêve étendues, que seule une bande dessinée pourrait capturer. La narration soigneusement recherchée complète les illustrations fantomatiques et surréalistes. »

Et en 1984, *Shéhérazade* acquise par le Musée National de la BD à Angoulême. C'est lui qui a encouragé le passage de la BD jeunesse à la BD adulte.



Il introduit aussi la BD dans les quotidiens à grande distribution, tels An-Nahar et As-Safir. Et dans les revues littéraires telles Al-Makassed.

Il fonde en 1986 le Jad workshop qui est aussi considéré comme le premier collectif d'artistes graphiques libanais et qui regroupe les premiers futurs professionnels de BD et de dessins animés. Lina Ghaibeh, Wissam Beydoun, Edgar Aho, May Ghaibeh et Shoghig-Dergoghassian en font partie, leurs planches sont publiées sous la signature « Mouhtaraf JAD » (Jad workshop) dans la presse. Leur album *Min Beyrouth* (De Beyrouth) regroupe six récits où ils retracent encore des scènes de la vie quotidienne en temps de guerre. « Six récits de six artistes différents. Les légendes et les dialogues, que Jad a tous encrés dans une calligraphie arabe fleurie, fusionnent des scènes sanglantes plus horribles que n'importe quelle saga d'action. *From Beirut* est un témoignage de ténacité face à la mort. La bande dessinée

taquine l'incongruité des nouveaux amis qui se font et de la musique jouée sur la corniche alors que les bombes tombent. Sur une page, quelques baisers ; le lendemain, un bâtiment s'effondre. »

En 1992, après une dernière exposition, « Out of communication », ils disparaissent pour devenir un modèle du genre, repris par la suite par un autre groupe de passionnés de BD, le célèbre collectif trilingue Samandal.

Chargé de cours à l'Université Libanaise Américaine dans le département de design graphique et directeur du département d'animation de Future Television depuis son lancement en 1993. Ses œuvres et ses films ont été présentés dans de nombreuses instances locales et festivals internationaux.

Co-fondateur du «Syndicat libanais des graphistes, illustrateurs et animateurs professionnels», il a remporté plusieurs prix pour son



travail artistique et sa filmographie. Auteur de «l'Histoire de la bande dessinée arabe» en plus de plusieurs essais et articles liés à l'art de la bande dessinée et Animation.

Nous vous donnons rendez-vous d'ores et déjà dans le numéro 24 de 64_page où nous consacrons au couple mythique de George Khoury, Jad et Lina Chaibeh deux interviews croisées !

Remerciements du fond du cœur à Jad pour nous avoir donné libre accès à son blog que nous recommandons chaudement !

<http://jadcarnaval.blogspot.com/search/label/ACTE%20%28%29>

<http://jadfreud.blogspot.com/search/label/SCENE%20I>

Autres liens utiles pour ce texte :

<https://lau.academia.edu/GeorgeKhoury>

<http://jadarticles.blogspot.com/>

<https://themarkaz.org/beirut-comix-tell-the-story/>

http://bibliotheque.citebd.org/recherche?field=field_link_auteurs&search=25960&f%5B0%5D=field_auteur_f%3Akhoury%20george

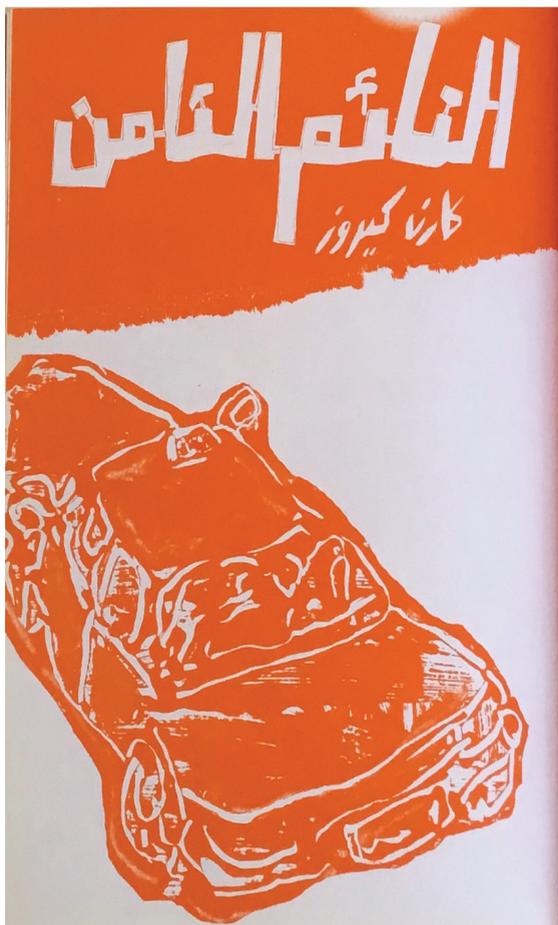


dossier
LIBAN

Karen Keyrouz

« Conversation à bâtons rompus »

Karen Keyrouz est illustratrice, bédéiste et chercheuse. Sa recherche se centre sur le processus de création à partir de la paréidolie. Elle organise avec des amis un premier concert graphique en 2017, c'est alors qu'elle développe ce langage spécifique dans l'improvisation visuelle basée sur la paréidolie. Elle a, depuis lors, réalisé plus de 18 « concerts dessinés ». Elle est l'auteur notamment d'un premier roman graphique chez ALBA éditions, *Flux et reflux*, une BD parue en 2018 aux éditions de l'ALBA. Elle est co-fondatrice du collectif Zeez (cigale en arabe) aux côtés de Carla Habib, Omar Al Fil, Tracy Chahwan, Nour Hifaoui. Elle est également membre actif du célèbre collectif Samandal. Elle a exposé son travail dans de nombreux festivals dont ceux d'Angoulême, Lyon, Amiens, Le Caire. En 2022, elle a remporté le prix Mahmoud Kahil pour les illustrations graphiques. Elle est résidente à la Cité internationale des arts de Paris actuellement où elle travaille sur un nouveau projet de BD.



(Bonjour Karen et merci d'avoir répondu présent à ce dossier spécial Liban, tu pourrais commencer par nous raconter comment en es-tu venue à tes recherches actuelles ?)

En 2017, un grand concert dessiné a été organisé à Beyrouth à l'initiative de Charles Berberian, du collectif Samandal et de l'Institut français de Beyrouth. C'était le premier d'une longue série. Si je me suis consacrée à des concerts c'est aussi parce que j'y voyais autre chose, un nouveau médium pour mon dessin. Je pratique des techniques d'improvisation et de visualisation particulières pour ces concerts. Expérimentales. Si je m'y suis intéressée longuement à ce type de concerts c'est parce que la présence du public et le retour immédiat de leur ressenti était nouveau pour moi et vraiment motivant. Très différent de la BD ou de l'illustration que j'avais pratiquée jusque-là où il n'y a pas d'immédiateté dans les retours de lecture. On ne voit pas la réaction du lecteur. On peut avoir des retours mais longtemps après alors que lors du concert tu vois cette réaction sur le moment-même, devant toi. Moi, c'est l'immédiateté de l'effet sur le public qui m'intéresse. La spontanéité aussi. L'improvisation. Le manque de contrôle mais la recherche du contrôle en même temps. C'est difficile à expliquer.

(Dans les concerts dessinés que j'ai visionnés ce n'est pas du tout le cas, je le lui fais remarquer. On a une impression de contrôle total. Dessin et musique sont en harmonie parfaite. On ne sait

qui de la musique ou du dessin crée l'effet d'un tout et cela n'a pas d'importance. Ce qui compte c'est le sentiment harmonieux qui se dégage de cette performance. De mon côté, je n'aime pas trop les concerts dessinés parce qu'en général on assiste à deux performances en parallèle qui constituent rarement une unité. Nous avons d'un côté le dessin et de l'autre la musique. Ce serait aussi bien de les voir ou de les entendre l'un sans l'autre. Ce n'est pas le cas dans tes performances.)

Mais, aujourd'hui, je me suis détournée de ce médium qu'étaient les concerts dessinés pour mieux revenir à la BD. Mon projet actuel c'est la BD. Dans les concerts, ainsi que dans ce nouveau projet, je travaille de la même façon. Ce processus créatif fait appel à la paréidolie. C'est à partir de la tache que le processus de création se fait. Tu sais, c'est comme quand tu regardes les nuages et que tu y vois des formes. C'est pareil, tu produis la tache et ensuite c'est la tache qui déclenche le processus créatif. Et ça c'est toujours un défi. Tu ne sais pas ce qu'il en sortira. Tu essayes de contrôler l'incontrôlable. La tache c'est

l'amorce. J'ai eu des retours de certains concerts dessinés et, comme toi, les spectateurs disaient, on a l'impression que ce n'est pas de l'improvisation. Encore l'autre jour, Mattotti (NDLR : Lorenzo Mattotti) me disait « Les concerts dessinés ce n'est pas vraiment de mon goût ». Sans doute que les concerts dessinés que l'on connaît c'est autre chose. Il y a le dessin et il y a la musique. Et il faudrait que ce soit un tout. Mais parfois ça n'aboutit pas. C'est le risque de l'improvisation. Si le dessin ne danse pas avec la musique. Ça arrive.

Concerts : Liens mis à disposition par ©Karen Keyrouz :

<https://youtu.be/mbQ-NzksAoU>
<https://youtu.be/56RoDxz61Q4>

<https://youtu.be/33zaT6YqhgY>

Concert collectif qu'on a fait pendant le confinement, lien mis à disposition par ©Karen Keyrouz :

<https://fb.watch/dgTMeafT93/>

©Karen Keyrouz)

(J'insiste, ce n'est pas le cas dans tes performances. Et puis il y a aussi l'eau, cet élément prépondérant dans ton œuvre, cet élément récurrent...)

Je ne sais pas pourquoi mais j'aime bien dessiner l'eau. J'ai toujours aimé ça. Je dessine bien l'eau.

(Elle me montre des planches qui sont en cours et les ondes sont partout... je lui fais remarquer que dans sa BD *Flux et Reflux*, publiée aux éditions de l'ALBA, il y a la présence constante de l'eau, c'est normal car la protagoniste a la phobie de la mer, MAIS quand on regarde dans son travail en général, l'eau, ces ondes magnifiques qu'elle sait si bien tracer, se trouvent un peu partout. Et mieux encore : dans son travail de concert dessiné elle est allée jusqu'à créer un nouveau médium à base d'eau pour détourner et mettre un obstacle supplémentaire à sa pratique de l'improvisation contrôlée, comme si de l'eau émanait le processus créatif ... il paraît qu'elle fonctionnait comme ça depuis son enfance, elle voit des formes partout...)

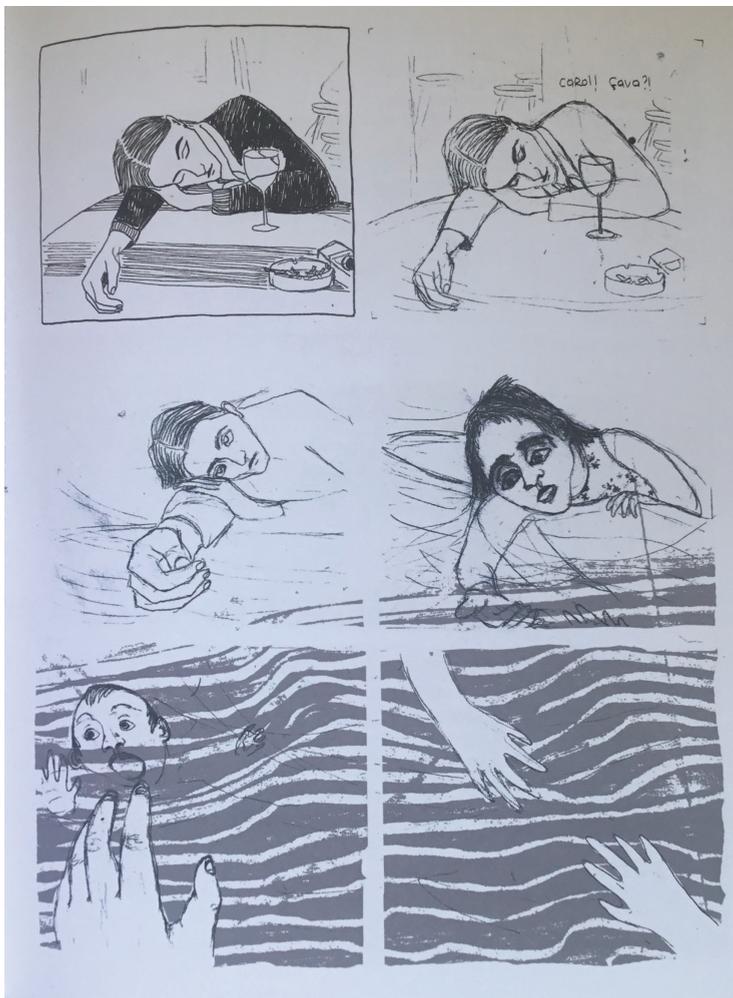
Je n'avais pas fait le lien entre l'importance que prend l'eau dans mon travail et le processus de créativité. J'habite Beyrouth, c'est proche de la mer mais ça n'a jamais eu un impact dans mon travail. Pas conscient en tout cas. Mais c'est vrai que j'ai inventé cette boîte en plexiglas pour pouvoir introduire l'eau qui est devenu un nouveau médium pour les concerts dessinés. C'est ouf.

(Elle veut me montrer une vidéo que je mets en lien pour que vous visualisez le travail de recherche de Karen Keyrouz)

Tu sais, c'est ça la recherche aussi... quand tu en fais, tu t'exposes à l'échec ! Parfois ça marche et tu as l'impression d'avoir atteint le but fixé, ce n'est plus un concert dessiné, c'est une performance réussie. Mais la recherche c'est aussi se planter. S'exposer à l'échec. Mais même l'échec est important dans la recherche parce qu'il est motivant. Tu continues tes recherches malgré tout.

(On parlerait des heures sur ces performances visuelles musicales qui pourtant ne sont pas au centre de ses recherches actuelles, aujourd'hui elle travaille sur la BD. Je lui demande alors comment elle voit la scène de la BD au Liban actuellement depuis Paris.)

Je suis très touchée par l'effervescence de la scène du 9^e art chez moi. Je suis allée au Liban il y a quelques semaines, (NDLR : Karen semble



perturbée par ce constat, ça fait de nouveau longtemps qu'elle est loin de chez elle) enfin, il y a quelques mois déjà, et j'ai été émue par le nombre d'événements en général et tout ce qui s'y fait en ce moment, des festivals, ces gens qui sont toujours très enthousiastes ces gens qui sont toujours très... en fait, très actifs en général. Je ne sais pas. C'est dur de décrire ça quand on est loin. Surtout que je n'ai jamais quitté cette scène.

Je suis active dans le collectif Samandal et je suis membre du collectif Zeez également. Je me sens une sorte de responsabilité envers la scène libanaise de la BD mais je fais partie de la scène aussi. Tu me demandes d'être juge et partie ? C'est très difficile même si je ne suis pas à Beyrouth, pas seulement parce que je suis membre de Samandal (Zeez est moins actif maintenant car nous nous sommes dispersés) mais par plein de choses, en fait, mais c'est un peu difficile d'avoir une opinion à distance parce que je

suis toujours là-dedans. Dans ma tête, je ne suis pas partie.

Mais je crois que ce qui me rend vraiment heureusement c'est de voir plein de gens faire de nouvelles choses, des choses différentes donc je ne sais pas vers où va aller cette scène mais je suis sûre que ça ne va pas en rester là. Ça ne va pas en rester là, dans l'état actuel des choses, ça ne peut pas finir dans un temps... comment dire ? dans un futur proche. Quand j'ai commencé à étudier il y a quelques années déjà, il y a 7 ans, ce n'était pas comme ça du tout, non, il n'y avait pas cette effervescence que je t'ai décrite. C'était calme. Il y avait quelques événements mais maintenant il y a plein de gens qui font plein de trucs. Il y en a plein. Je crois que, normalement, c'est « évolutif », on dit comme ça ? J'invente des mots (NDLR : Elle rit)

Je suis allée à l'université étudier la BD pour

en faire mon métier, j'ai étudié, je me suis formée à ce métier au Liban... au Liban où il n'y a pas une seule maison d'édition qui publie de la bande dessinée. C'est dingue. Tu te rends compte ? Tu te formes à un métier que tu sais que tu ne vas jamais exercer dans ton propre pays. C'est vraiment bizarre. Il y a un certain temps, il y a eu une maison d'édition qui publiait des BD super classiques. Ça a donné un petit espoir et : une certaine confiance dans le futur. Et, là, je crois qu'avec les bédéistes qui sont en train d'être publiés à l'international, l'espoir grandit. Joseph (NDLR : Joseph Kai) a publié un livre chez Casterman (NDLR *L'intranquille*). Il y a aussi Michèle (NDLR : Michèle Standjofski, *Toutes les mers* et *Antonio* chez Ronds dans l'O) et Raphaëlle (NDLR : Raphaëlle Macaron avec Noël Mamère, *Les Terrestres* chez Du Faubourg), et également Noémie chez Sarbacane (NDLR : Noémie Honein, *De l'importance du poil de nez*), de son côté le collectif Samandal est à présent distribué au Liban et en France (NDLR chez Alifbata) et dans quelques autres pays aussi.

Il y a aussi ce projet en rapport avec la langue arabe, le projet « Wat » de Léna (NDLR : Léna Merhej, bédéiste et fondatrice de Samandal). En réalité, il y a des projets concrets qui se réalisent et un boulot de ouf qui se fait sur le terrain. C'est tout ça qui me fait penser que la scène suit son chemin et qu'elle ira loin.

On revient de loin tout de même, dans ce pays où il n'y a pas une seule maison d'édition de BD, imagine que tu étudies un truc, simplement un truc mécanique, mettons que tu fasses des études bancaires, par exemple, et qu'il n'existe pas de banques dans ton pays. C'est ça. On en est là. C'est exactement le cas. Et c'est... c'est incroyable.

Je crois qu'il y a une certaine prise de responsabilité, je ne sais pas si c'est une responsabilité, c'est plutôt le fait de plein de gens qui ont œuvré en faveur de cette scène. Les anciens qui ont beaucoup fait et Michèle (NDLR : Michèle Standjofski, bédéiste et directrice de Master BD de l'ALBA) qui a fait émerger des générations de bédéistes. Michèle est quelqu'un qui fait preuve d'une grande curiosité, ce n'est pas juste une prof, elle est curieuse et généreuse. Elle parlait à un festival et elle nous prenait avec elle. Encore maintenant je la vois toujours faire cela. Il n'y a pas seulement Michèle, en plus, il y a plein de gens de cette génération qui ont essayé de faire de la bande dessinée et qui ont été enseigner dans les Universités et dès qu'on enseigne cela va de soi qu'il y aura des générations qui vont émerger. Ce qui se passe aujourd'hui sur la scène de la BD au Liban c'est le fruit du boulot de tous ces gens qui ont créé cette scène à partir de rien. Qui ont fait cette scène ! Autrement c'était zéro, on parlait de rien, il n'y avait pas de scène, on n'avait même pas d'école de bande dessinée officielle...

En fait, c'est ça aussi qui est fascinant au Liban, en ce qui concerne la scène libanaise de la BD, nos références visuelles sont tellement dispersées qu'en fin de compte ça fait un truc intéressant mais c'est vraiment bizarre car à Beyrouth en général les gens sont vraiment dans le manque et dans une sorte de dépression collective mais malgré tout ils continuent toujours à faire de belles choses. Imagine-toi que je n'ai presque plus d'amis au Liban, je n'ai plus que 2 amis au Liban ! Tous mes amis ont quitté le pays ces dernières années ! Mais ceux qui restent, chaque soir, ils ont un truc à faire, un festival, un concert une exposition. Tu me croiras ou pas mais il n'y avait pas ça quand j'étais là-bas ! Moi, en fait, j'étais juste dans ma chambre, seule. Il est vraiment bizarre ce pays ! comment il peut continuer ainsi ? Toutes les scènes sont en train d'avoir un renouveau ou bien c'est moi qui porte ce regard sur Beyrouth et qui la vois telle que je voudrais qu'elle soit. Je sens qu'il y a des trucs nouveaux, il y a des choses à dire, il y a des choses à exprimer ! Et ça fait du bien au cœur !

(Et à moi aussi ça me met du baume au cœur d'entendre Karen Keyrouz, de la lire et de la regarder lors de ses performances vidéo ! C'est toute la résilience du Liban que l'on entend à travers ses mots ! Merci Karen !)

RearView (avec Firas el Hallak), Ça restera entre nous, Samandal, 2016

Have a Seat, Zeez, 2017

Flux et Reflux, ALBA éditions, 2018

Le 8^e dormeur, Samandal-Expérimentation, 2018

Urine Lyon BD-France, 2018

Are you style reading the news ? Zeez, 2019

<https://karenkeyrouz.com/>

<https://www.zeezcollective.com>

<https://www.instagram.com/samandalcomics/>

Concerts : Liens privés mis à disposition par ©Karen Keyrouz:

<https://youtu.be/mbQ-NzksAoU>

<https://youtu.be/56RoDxz61Q4>

<https://youtu.be/33zaT6YqhgY>

Concert collectif qu'on a fait pendant le confinement, lien mis à disposition par ©KarenKeyrouz:

<https://fb.watch/dgTMeafT93/>



Lena Merhej

Elle est née en 1977, à Beyrouth d'une mère allemande et d'un père libanais. Après des études en art et graphisme, elle devient illustratrice de livres jeunesse et de BD. Elle a écrit et illustré plus de vingt albums pour enfants dans le monde arabe, et fait partie de l'équipe fondatrice de Samandal, premier fanzine et éditeur de BD du monde arabe. En pariant sur le collectif Samandal, elle est entrée dans l'histoire de la BD libanaise et du Moyen Orient.

La guerre est une thématique récurrente dans sa création artistique, c'est le sujet de son premier album BD, *Je pense qu'à la prochaine guerre on sera mieux préparés* (2006), le livre le plus vendu au Liban en 2007.

Son film d'animation *Dessiner la guerre* a gagné le prix du jury du Festival de New York et a été présenté dans divers événements locaux et internationaux. Son album BD *Kamen sine* a reçu le prix du meilleur album de BD au FIBDA d'Alger en 2009. En 2013, le FIBDA la récompense à nouveau pour son œuvre *Laban et confiture, ou comment ma mère est devenue libanaise*. Dans cette Bd nous parcourons la vie de Léna et on l'y découvre vivant entre deux mondes, on la découvre tantôt orientale tantôt occidentale à travers des anecdotes souvent cocasses et pleines d'humour, c'est le « vrai » Liban que l'on y découvre sous le regard perspicace de la multiculturalité.

Léna est une artiste qui se passionne pour les images séquencées et le travail collectif. Après avoir enseigné l'illustration et l'animation à l'AUB (Université Américaine de Beyrouth). Elle est également l'auteur d'une thèse sur la narration de la guerre dans la Bande Dessinée libanaise qu'elle a soutenue à l'Université Jacobs en Allemagne en 2015.

En 2019, son livre *Salam* remporte le prix du meilleur album de Mahmoud Kahil.

Aujourd'hui, avec le Collectif Samandal, elle a mis au point une nouvelle collection BD jeunesse, « WatWat », dans le but d'attirer les jeunes

lecteurs vers la lecture de BD en langue arabe. Nous espérons pouvoir en raconter davantage sur ce projet qui nous semble essentiel pour le développement de la BD au Moyen Orient.

Nous trouvons ici un petit aperçu de son travail et il est aussi question de l'autrice dans notre texte sur le collectif Samandal que vous trouverez dans ce même dossier:

Bande Dessinée

L'Homme réussi, GrandPapier.org, Samandal, 2011

Mrabbawa Laban, Samandal, 2011 (à paraître en langue française)

Homme parmi les Hommes, NextPageFoundation, 2011

Sofia, NextPageFoundation, 2010

Watawit, Samandal #8, 2010

Revenge, Samandal #7, 2010

Details of Beirut 1982's Invasion, Samandal #6, 2009

Ziad, Dar Al-Adab, Beirut, 2009

"Kamen Sine" Comic Book, Escwa, 2008

A'takidannasanakounhad'i'n fi al-harb al-mokbilah, Dar Onboz, 2006

Dessins de presse

2006-2010, AssafirNewspaper

2006-2010, ToutaTouta, magazine pour la jeunesse

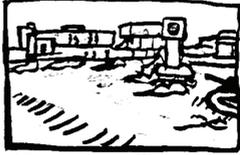
2005-2008, Academic book illustration, Librairie Antoine

Livres jeunesse

Où il y a de la vie, il y a de l'amour

Léna Mehej

Après le début de la guerre à Kusaïr,



Nous avons quitté la maison et tout ce qu'elle contenait

Que dois-je emporter?



J'ai dit que c'était seulement pour deux jours. Mais depuis, c'est devenu des années ...

Nous avons donc loué cette terre



Qui était une décharge



Et mon fils aîné est resté seul entouré dans notre terre...



Moi, j'ai pris la radio
Au début nous avons mangé de l'herbe et dormi dans des tentes ... sans électricité et sans eau



Le transport des bidons était très difficile et se faisait très loin



Et au fur et à mesure, on nous a donné du bois et des pierres d'ici et là

Promenade en bord de mer, (texte, illustrations), avec Mathilde Chèvre, Port a jauni, Larseille, 2010.
Qasswalaqasar, Dar Kalimat, Beyrouth, 2010
I love fruits, AlHadaek, Beyrouth, 2010
Hitha' bi charit, Dar Kalimat, Beyrouth, 2009
Abhath 'an hiwaya, Dar Assalah, Beyrouth, 2008
Hadiyyati, Dar Kalimat, Beyrouth, 2008
La akhaf, Dar Kalimat, Beyrouth, 2008
ZeinSeries, Tala Association, Beyrouth, 2008
Taha himari, Dar Assalah, Beyrouth, 2008
Ouridhayawananalifan, Dar Assalah, Beyrouth, 2008
Bestfriends, Independentwork, 2007

Nahnou al-alwan, Majmoua'tAkraa', Dar Assalah, Beyrouth, 2007
Ana aidanoulrird, Dar Assalah, Beyrouth, 2007
Lamakunaksod, Dar Assalah, Beyrouth, 2006
Al-Saiid Matha Akol ?, Dar El Ilim Lil malayin, Beyrouth, 2006
Madinat al-farah, Dar El IlimLilmalayin, Beyrouth, 2005
Aynaassabi'i ? , Dar Onboz, Beyrouth, 2005
Ana al Chams, Dar El IlimLilmalayin, Beyrouth, 2003
Jammoul, Dar El Ilim Lil malayin, Beyrouth, 2003
The bird and the child, Dar El Ilim Lil malayin, Beyrouth, 2003

Lina Ghaibeh

La page web de l'Université Américaine de Beyrouth récite textuellement à son sujet :

Lina Ghaibeh is a comics and animation artist living in Beirut, and an associate professor at the American University of Beirut. She is director of the Mu'taz and Rada Sawwaf Arabic Comics Initiative at AUB, and coordinator of the graphic design program at the department of Architecture & Design. Her academic research focuses on Comics in the Arab world as part of contemporary Arab Culture, with her most recent articles Telling Graphic Stories of the Region: Arabic Comics after the Revolution, and From Behind the Doors Into the Streets: Women in Comics from the Arab World. Her animated shorts and comics art explore issues of identity, belonging and human rights, with Beirut as a site of inspiration, and have been screened and exhibited at several international film festivals and comics Salons.

Reprenons en français donc : Artiste de bande dessinée et d'animation vivant à Beyrouth et professeure associée à l'Université américaine de Beyrouth où elle est coordinatrice du programme de design graphique au département d'architecture et de design. Elle est directrice de la Mu'taz and Rada Sawwaf Arabic Comics Initiative qui tous les ans, quasiment, récompense le travail d'artistes libanais dont l'œuvre est scrutée minutieusement par un jury lui-même sélectionné au peigne fin.

Ses recherches académiques portent sur la bande dessinée dans le monde arabe au sein de la culture arabe contemporaine, ses articles les plus récents, *Telling Graphic Stories of the Region: Arabic Comics after the Revolution*, et *From Behind the Doors Into the Streets : Women in Comics from the Arab. Monde*, touchent aux sujets les plus variés et particulièrement à ceux sur les révoltes sociétales ayant eu lieu ou en cours au Moyen Orient.

Artiste visuelle, ses courts métrages d'animation et ses bandes dessinées explorent les questions d'identité, d'appartenance et de droits de l'homme, avec Beyrouth comme topos d'inspiration, et ont été projetés et exposés dans plusieurs festivals internationaux de films et salons de la bande dessinée.

C'est au sein du Jad's workshop qu'elle a commencé, dès la fondation de ce collectif beyrouthin, un des premiers du genre, à aborder l'étude de la BD pour adultes à la fois comme matière d'enseignement et comme objet de création. Dès lors, elle se consacre aux côtés de Jad (George Khoury) à promouvoir leur passion pour les romans graphiques, comme une forme d'art, et non plus comme un simple divertissement : « C'était le début de la bande dessinée pour adultes, et notre principe était que notre travail devait être en arabe et s'adresser au public local. Nous avons parlé de la guerre civile. Tout était à très petite échelle, mais assez curieusement, nous avons découvert que certaines de ces bandes dessinées étaient scannées et diffusées dans différentes parties du monde. »

Suivant une logique implacable, elle devient collectionneuse de BD parues dans le monde arabe et possède aujourd'hui une des collections les plus réputées au Moyen Orient dont le répertoire compte de nombreux exemplaires rares !

Elle se lance alors dans une croisade pour la diffusion de la BD en langue arabe au Moyen Orient et devient ainsi un des piliers de la BD dans cette région du monde et plus particulièrement au Liban où elle réside.

Mazen Kerbaj

Bédéiste, illustrateur, dessinateur de presse, artiste visuel, musicien, Mazen Kerbaj est né à Beyrouth. Artiste éclectique, francophone il est l'auteur d'une œuvre à son image qui a été traduite dans plus de dix langues. Mazen Kerbaj se décrit lui-même comme un « athée militant » car originaire « d'un pays où 18 confessions sont reconnues mais où l'athéisme n'existe pas officiellement ». Il vit aujourd'hui à Berlin.

« Bête et méchant »

Dans la ligne de Hara Kiri et de Reiser plus particulièrement Mazen Kerbaj fait preuve d'un humour caustique. Son regard mordant sur le Liban, son humour noir, très noir même, mais hilarant, s'abat sans concession aucune sur le quotidien beyrouthin et libanais en général touchant aux sujets les plus sensibles et toujours sur le fil de la censure. Mazen Kerbaj a conscience que ce fil est très fin mais néanmoins n'aura jamais eu à faire avec la haute autorité de censure. Le quotidien Al-Akhbar publie ses strips de 2008 à 2010 qui seront par la suite publiés sous forme d'album chez Tamyras *Cette Histoire se passe (ou ne se passe pas ? telle est la question)*.

Il y revient en 2019 avec *Politique* (Actes Sud/Arte Allemagne) dont les récits courts en vignettes sont, pour la plupart, parus dans la presse libanaise et où il aborde encore une fois des sujets sensibles ou carrément tabous, la religion, le sexe, l'alcool, etc., il nous offre un croquis de la société libanaise d'actualité, toujours avec l'humour trash et noir qui le caractérise. Mais la question qui se pose à lui et qu'il pose en guise de conclusion c'est comment de l'étranger avoir la légitimité de parler de ce qu'on ne vit pas en chair propre ? Comment ne pas passer pour un donneur de leçon expatrié et qui ne vient au Liban que pour les grandes vacances ? La réponse ne va pas de soi pourtant il y répond sans détour dans cet album remarquable car la première cible de son regard certes acerbe n'est autre que lui-même et le contexte socio-culturel dans lequel il

se trouve ! Le choix de quitter Beyrouth pour Berlin n'a pas non plus été facile et les conséquences pour l'artiste ne sont pas moindres !

<https://www.actes-sud.fr/recherche/catalogue?-keys=Mazen+Kerbaj>

Un Humour « bête et méchant » à la Reiser est toujours, bien évidemment, très salutaire... à force de se voir reflété dans ce quotidien-là ne finit-on pas par prendre peur de ressembler à ça ?

Samir Kassir (1960- 2005) : on tue les hommes mais pas la liberté d'expression !

Le meurtre du journaliste et ami de Mazen Kerbaj, Samir Kassir, le 5 juin 2005 le bouleverse à tel point qu'il réagit avec la seule arme qui est la sienne, le dessin, *Une semaine sans la voix de Samir* en est le résultat émouvant ? Non, ce n'est pas le terme idoine, révoltant ? attachant ? triste ? vivant ? C'est vraiment bête d'écrire « vivant » mais au fond cela raconte aussi la vie et la mort inéluctable de ce martyr. Il nous la transmet, la mort, comme celle de quelqu'un qui nous est proche et il l'est car Samir Kassir n'est pas mort que pour la liberté d'expression au Liban mais aussi pour la mienne. Et la vôtre. Salutaire alors ? J'en ai pleuré en le lisant tellement c'est... il n'y a pas de mot pour dire « ça »... Ça qui parle en chacun de nous quand nous connaissons cette révolte contre la mort de



ceux qui portent en eux la défense de la liberté d'expression. Allez voir par vous-même ici :

<https://mazenkerbaj.com/wp-content/uploads/2022/01/samir-carnet-spread.pdf>

L'art de marquer un genre sans lui donner une étiquette

Sinon, le dessin de presse dont on s'est fait écho ci-dessus se revendique lui-même différent, plus du côté du récit court, un peu à la Bretécher mais très Kerbaj. Dans *Cette histoire se passe* tous les récits commencent par exemple par trois vignettes qui mettent en scène le questionnement de l'artiste lui-même. Dans Politique on retrouve en couverture et en quatrième son ami assassiné Samir Kessir qui se trouve déjà en germe dans *Une semaine sans la voix de Samir*. Tout se tient dans son travail qui pourtant crie une fragmentation (qui ne se cache donc pas) et qui se révèle être le

patron du quotidien de chacun d'entre nous. Mais quel sens donner à l'absurdité de la vie ?

L'artiste éclectique est aussi trompettiste et parcourt le monde avec ses concerts d'une musique aussi expérimentale que certains de ses travaux graphiques. Il est d'ailleurs l'un des fondateurs du festival Irtijal (qui veut dire improvisation en arabe) qui est un grand festival d'exploration de territoires sonores nouveaux et inexplorés. On sent chez lui une volonté non seulement de marquer un genre mais aussi de le transformer. Il nous offre ainsi un livre inclassable qui allie quotidien, absurde, dessin, récit, poésie, etc., et qui est un véritable puits de créativité : *Un an, journal d'une année comme les autres* (Tamyras, 2014)

« Tu es trop belle pour être dessinée... tes cheveux ont la couleur de l'encre de Chine avant qu'elle ne sèche »

Chez L'Apocalypse, en 2013, il publie *Lettre à ma mère* qui rassemble des travaux graphiques qui nous apparaissent tels des nouvelles, décidément Kerbaj aime les formes courtes ! Tous les sujets qu'il y aborde interrogent le langage de la BD lui-même, l'amour y côtoie la désillusion, la critique acerbe se fait poésie et rime avec expérimentation. Nous sommes à la fois dans l'onirique et la caricature politique mais c'est la poésie qui mène la danse.

« Non, les bateaux n'aiment vraiment pas l'eau.

Et ils aiment encore moins l'encre de chine »

Dans le même registre, *L'abécédaire*, dessiné et écrit avec sa mère Laure Ghorayeb (artiste peintre) livre superbe paru chez Headache Comics en 2019 qui est un bijou dessiné dans un grand format où la poésie mène encore et toujours la danse pour nous faire entrer, cette fois, dans un espace intime qui révèle une profonde complicité avec la mère. La quatrième de couverture nous apprend que « Laure Ghorayeb est née en 1931. En 1975 elle a mis au monde Mazen Kerbaj. Depuis 2006 ils dessinent ensemble ».



« Voyage

Le puissant voyage pour changer l'Histoire

Le faible voyage pour changer la géographie

Je rêve depuis mon enfance d'un bateau

Qui rêve d'un port

Dont j'ignore le nom

J'invente des mots pour l'amour et non pour l'oubli »

De la mère, nous passons au père dont l'histoire fragmentée paraît en chapitres et en solo chez Samandal, Antoine, toujours en cours où l'on a pu admirer des dialogues librement adaptés de Shakespeare entre autres. Une petite merveille ! Encore une !

Je crois que j'ai oublié de citer un ouvrage paru à l'association, *Beyrouth, juillet-août 2006* qui est un journal de guerre où les dessins alternent avec la prose, c'est écrit en français, anglais et arabe et on trouve encore ce mélange d'émotions qui est une des caractéristiques du dessinateur. Mélange d'émotions qu'il fait nôtres !

64_page rencontre la jeune auteure Nour A. Haidar

64_page : Nour, tu fais partie des jeunes auteur.e.s sélectionné.e.s pour le spécial noir et blanc de 64_page qui paraîtra en septembre pour la Fête de la BD de Bruxelles et qui sera ensuite présent au premier festival « Beyrouth Livres » au Liban, pourrais-tu te présenter à nos lecteurs.trices pour commencer cet entretien ?



Je m'appelle Nour Haidar. Je suis une illustratrice libanaise de 22 ans née à Beyrouth. Je dessine depuis que je suis petite, j'ai toujours aimé expérimenter avec toutes sortes de médiums. En 2018, j'ai intégré l'Académie Libanaise des Beaux-Arts (ALBA), section Arts Graphiques et Publicité. En 2019, je me suis spécialisée en Illustration et BD.

Après ma spécialisation, et grâce à ma prof Michèle Standjofski, toute ma perception du dessin et de la bande dessinée a changé. Pour moi, le dessin est devenu un outil pour l'imagination. J'ai appris à observer correctement et à transformer non seulement ce que je vois, mais aussi

mes idées en traits, en formes et en couleurs. Ensuite, j'ai appris à faire des bandes dessinées, et comment on raconte une histoire à travers des images. J'aimais construire des mondes et créer des personnages, et je savais que c'était ce que je voulais faire pour après passer ma vie à raconter des histoires. Le dessin, pour moi, est un langage universel et il m'a aidée à communiquer mes pensées et mes idées ; c'était comme si mon imagination avait enfin trouvé l'outil dont elle avait besoin.

Actuellement, je fais ma dernière année de master à l'ALBA, je me concentre donc sur mon projet de fin d'études, qui sera très probablement

une BD de 48 pages. Je travaille également en tant qu'illustratrice chez Lebanon Alternative Learning (LAL).

64_page : pour revenir à ce numéro spécial noir et blanc, pourquoi, selon toi, dessiner en noir et blanc ?

Je dessine généralement en noir et blanc, puis j'ajoute les couleurs numériquement. Personnellement, j'ai toujours l'impression que si mes illustrations sont complètes uniquement en noir et blanc, cela signifie qu'elles sont prêtes à partir. Cela place la barre pour moi, il est beaucoup plus facile de repérer les erreurs en noir et blanc - le contraste est augmenté, de sorte que tout problème de forme, de composition ou de perspective saute aux yeux.

J'utilise le noir et blanc pour fixer la base de toutes mes illustrations, et je pense que le trait noir ajoute du charme. C'est toujours intéressant de voir deux versions d'une même illustration, une en noir et blanc et une en couleurs (tout comme le travail de Catherine Meurisse par exemple).

64_page : Le noir et blanc ou le blanc et noir ? Qu'exprime-t-on à travers ces couleurs ? Est-ce que ce sont des couleurs et donc à traiter comme des couleurs ? Que peut-on faire en noir et blanc qu'on ne pourrait pas faire en couleurs et vice versa ?

Le noir et blanc est une technique qui offre beaucoup de possibilités car elle peut être traitée en masses, ou simplement en traits. La capacité à développer des techniques d'expression est améliorée lorsqu'il faut trouver différentes façons pour suggérer les caractéristiques d'un paysage, plutôt que de simplement recourir à la couleur. Utiliser des morceaux de charbon de bois et les écraser sur le papier, utiliser du carton ou du ruban adhésif pour masquer des lignes blanches nettes, broser la poussière pour créer des marques abstraites... Tous sont des exemples de différentes façons de décrire la texture et de transmettre le mouvement. Le noir et blanc sim-

plifie tout, ce qui met en valeur toutes ces belles touches et l'impact qu'elles ont sur une pièce finie. Ce que vous perdez en n'ayant pas de couleur pour raconter pour vous, vous le gagnerez en qualité de composition, de forme et de ton, ainsi que la capacité de communiquer l'humeur et l'atmosphère d'une manière totalement différente.

Il est si facile de penser «terrain» et de commencer à utiliser la couleur verte, de penser «ciel» et de commencer à mélanger les bleus, mais lorsque vous décrivez ces mêmes caractéristiques en noir et blanc, cela donne une représentation tout aussi audacieuse, sensible ou descriptive d'une manière intemporelle et tout à fait unique.

64_page : Quel.le.s auteur.e.s et quels ouvrages citeriez-vous comme référence personnelle en ce qui concerne cette technique du noir et blanc et pourquoi ?

Je recommanderais « 676 apparitions de Killofer » de Patrice Killofer, qui a été ma principale inspiration pour cette BD. Ses planches sont si bien équilibrées et contrastées. Il utilise un mélange de masses et de lignes de manière intelligente. Parfois, ce sont des lignes noires sur du blanc, parfois des lignes blanches sur du noir, et parfois ce sont les deux. Ses pages sont surchargées de détails, mais il trouve un moyen de rester clair et lisible, ce qui est le plus grand défi quand il s'agit de noir et blanc.

64_page : Ton travail tourne autour du thème «let's dance», du mouvement, nous venons de vivre une période pénible de cloisonnement, de confinement à cause de la situation sanitaire, en quoi cela a-t-il été important d'aborder ce thème justement en ce moment où l'on «déconfiner» ? Pourquoi avoir choisi plus particulièrement la danse ? Pourrais-tu nous expliquer ton propre travail dans cette optique ?

Lorsque nous étions confinés, tout le monde au



Liban rêvait de danser. Tout le monde voulait être à nouveau libre. Même si nous pouvions danser chez nous, les liens que nous ressentions avec les autres en dansant ensemble nous manquaient. Danser, c'est lâcher prise et suivre le courant, ce dont on avait particulièrement besoin dans les moments de désespoir, de stress et de confinement. Quand on a pu sortir à nouveau, et avec tout ce qui se passait au Liban, la première chose qu'on a faite c'est de repartir danser. Certains dansent pour oublier, d'autres dansent pour lâcher prise, et nous, on danse pour être ensemble et ressentir un sentiment d'appartenance quelque part.

64_page :Nour, pourrais-tu nous éclairer sur tes choix d'espace et de temps dans la vignette qui va être publiée (sans spoiler trop non plus... durdur), la décomposition du mouvement entre autres...

J'ai décidé de faire ma bande dessinée sans cases parce que je voulais exprimer la liberté de mouvement sans limite, l'espace surpeuplé, et fluidifier le flux de l'image. De plus, je voulais faire danser le regard du lecteur à travers le sens de lecture qui forme une courbe en S du début jusqu'à la fin. J'ai joué avec l'espace et le temps dans ma bande dessinée. L'espace est formé par les mouvements de mes personnages. Et la dé-

composition du mouvement ralentit le temps, et transpose la danse pas à pas.

64_page : Ces travaux font-ils partie d'un travail plus long ? D'une BD en cours de route ? D'un projet ?

Cette BD a été réalisée pour notre fanzine MAZZA que nous avons lancé récemment. Chaque artiste du fanzine a reçu deux pages pour créer une bande dessinée en noir et blanc sur le thème de la danse pour notre premier numéro. Donc, c'est juste une courte bande dessinée de deux pages.

64_page : Quels sont tes projets à venir ? À quoi travailles-tu en ce moment ?

En ce moment, je travaille sur une histoire pour mon projet de master l'année prochaine. En parallèle, je travaille sur de petits projets personnels en utilisant l'encre et la plume. Je développe toujours un style personnel et j'essaie d'aborder différents thèmes.

Je prévois d'apprendre l'animation aussi, pour l'avenir. Je veux pouvoir donner vie à mes illustrations et faire bouger mes personnages.



Zeina Abirached

Quelques notes sur son parcours

Zeina Abirached, dessinatrice de bande dessinée et illustratrice, est née en 1981 à Beyrouth au Liban. Elle passe son enfance dans une maison située sur «la ligne verte», zone de démarcation qui coupe en deux la ville de Beyrouth pendant la guerre civile. Sa mère invente chaque jour une histoire pour lui cacher la réalité de la guerre qui se déroule à quelques mètres de leur rue.

Dans *Je me souviens* : *Beyrouth*, elle raconte une partie de son passé. En 1999, elle obtient son diplôme de graphisme à l'Académie Libanaise des Beaux-Arts (ALBA). En 2004, elle intègre à Paris, l'École nationale supérieure des arts décoratifs (ENSAD). En 2006, elle sort ses deux premiers albums, (*Beyrouth*), *Catharsis* et *38, rue Youssef Semaani*, et participe au Festival international de la bande dessinée d'Angoulême. Son petit film d'animation, *Mouton*, produit dans le cadre de ses études aux Arts-Déco, est sélectionné au cinquième festival international de l'animation de Téhéran.

En 2007, son livre *Mourir, partir, revenir - Le jeu des hirondelles* est sélectionné au festival d'Angoulême. Ce livre est traduit en douze langues. Suivent *Je me souviens - Beyrouth* (2008), *Mouton* (2012), et *Agatha de Beyrouth* (2012), une collaboration avec le poète Oulipien Jacques Jouet.

En 2015, elle publie *Le piano oriental* qui obtient le Prix Phénix de littérature 2015 et qui fait partie de la Sélection officielle du Festival d'Angoulême 2016.

En 2018, paraît *Prendre refuge* sur un scénario de Mathias Enard.

En 2019, elle écrit un récit graphique, *Terminus Liban, le pays des voyages impossibles* dans la revue Mook trimestrielle XXI de l'hiver 2020. Zeina Abirached illustre également des romans, dessine des couvertures de livres, crée des pochettes de disques et réalise aussi des affiches pour des festivals.

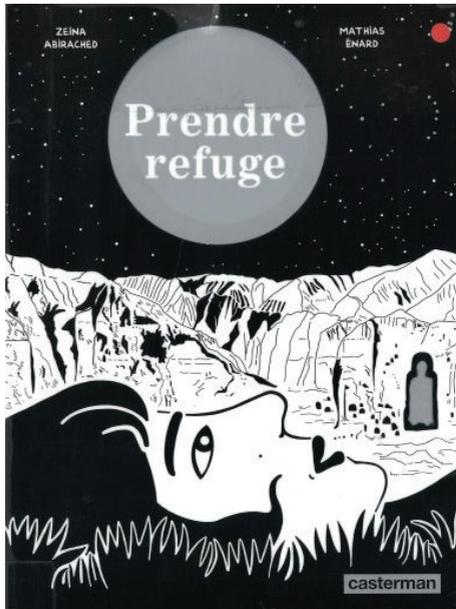
Mais qu'est-ce qui a décidément amené cette jeune femme à dessiner ?

Zeina a 20 ans, habite Beyrouth et suit des cours de graphisme. La ville est en train de changer de visage, elle se reconstruit et n'est plus celle qu'elle avait connue enfant.

Toutes les questions du devoir de mémoire et de comment garder les traces de ce qui s'est passé l'effleurent. C'est ce qui la guide dans sa création : toutes ces questions qui se posent pour se reconstruire, c'est le rapport au territoire.

J'ai ressenti l'urgence de raconter, de dire, voilà ce qu'on a vécu. La première fois que je le faisais, il n'y avait pas de travail de mémoire sur la guerre civile. Dans les livres d'histoire, par exemple, et ce jusqu'à aujourd'hui, il n'y a pas de traces. On ne raconte pas. Cela s'arrête dans les années 60 comme s'il ne s'était rien passé. Amnésie. Ce qui fait que j'ai ressenti le besoin de raconter une histoire particulière, qui était un souvenir, assez fragile finalement, qui était l'histoire de la rue où j'ai grandi. Toujours cette histoire du territoire, d'identité aussi. Et c'est comme ça que je me suis mise à écrire d'abord. Et puis très vite à dessiner. A travailler le rapport du texte à l'image, ce que je trouve le plus intéressant dans la BD.

Elle a donc créé son tout premier livre (*Beyrouth*) *Catharsis*, un tout petit format. Une autoédition car il n'y avait pas d'éditeur de BD au Liban. Après cette urgence de départ, elle a eu envie de conti-



nuer ce travail de mémoire, sur ses souvenirs, en bande dessinée. Elle a décidé d'aller à Paris pour rencontrer des gens qui faisaient ce métier.

Et c'est la France qui va jouer un rôle très important dans l'évolution de sa carrière ainsi que dans le développement de son identité visuelle étant donné qu'elle y a suivi un cursus spécialisé en animation à l'École nationale des arts décoratifs de Paris. Mais c'est surtout un pays où *la chaîne du livre est très développée, et où être auteur de bandes dessinées est un métier très reconnu*, raconte-t-elle.

Ce désir de devenir dessinatrice de métier est arrivé tard. Il est vraiment arrivé pour accompagner ce travail de mémoire, de territoire, sur Beyrouth. Pour fixer, pour laisser des traces visuelles de cette ville qui était en grand changement.

Que sont donc tout l'art et toute la poésie du monde, sinon la mémoire du Paradis et le chant douloureux de l'exil ?

Ce qui est captivant dans la bande dessinée, *Le piano oriental*, est la question d'identité. Les deux cultures se croisent, s'entrechoquent, se parlent, s'enrichissent et forment la trame de l'album.

La jeune artiste tisse de manière harmonieuse les deux langues, de ses voyages entre Paris et Beyrouth. Elles se mêlent, se tricotent avec des fils fragiles et précieux, c'est comme cela qu'elle en parle, ou le dessine. Une double page montre ce tissage des deux fils. C'est très beau, poétique. Racines. Identité. Son identité.

Paris, 15 mars 2010, elle reçoit sa nouvelle carte d'identité « franco-libanaise ». Un changement interne, profond, alors intervient comme si tout à coup la culture libanaise lui faisait « coucou ».

Quand je pars pour la première fois à Beyrouth Ouest, je me sens dans un pays étranger, alors que j'habite de l'autre côté, à 100 mètres de chez moi. L'arabe est la langue de la rue et des militaires et le français, la langue du refuge, des livres, de l'imagination, du rêve. Le rapport est fragile et c'est assez beau.

Les passerelles entre les deux langues se multiplient.

Quand on utilise moins une langue, celle-ci peut se réfugier dans des zones plus intimes et devient celle de l'émotion. Dans le dessin aussi, on retrouve ce mélange des deux cultures. Des pages entières, et à la fin, je propose sur un tracé horizontal dans la fenêtre qui signifie la mer. C'est une façon aussi de dire que le dessin vient comme une langue et que c'est une façon de voir la vie. Que quelque part que si la réalité ne suffit pas, le dessin vient à la rescousse, pour la rendre plus belle. C'est une façon de proposer le dessin comme une troisième possibilité et en cela il est double.

Son dessin est mystérieux. Son style personnel est particulier : figuratif, noir et blanc. *Je me suis débarrassée de la couleur en premier lieu pour laisser la place à une image un peu synthétique, afin de décharger l'image au maximum.*

Elle aime aussi travailler les motifs orientaux qui font la matière des décors et a un penchant pour les répétitions. C'est comme une musique. Elle utilise les onomatopées de manière poétique. Et cela résonne ou chante.



Les éléments répétitifs des décors, à la manière de G. Pérec, on les retrouve dans *Mourir. Partir. Revenir. Le jeu des hirondelles*, histoire en huis clos. On entend la guerre derrière. Un travail sur le temps car tout se passe en une seule nuit. *Quand on est angoissé, le temps ne passe pas, chaque seconde est étirée. J'avais envie de décortiquer chaque action de chaque personnage. La structure du huis clos permettait tout d'abord de mettre un cadre de dix années de guerre civile, comme un condensé. Cette nuit a existé. Nous sommes comme au théâtre où tous les personnages entrent et font leur partie, leur rôle dans la collectivité. C'est un choix.*

Je ne maîtrise pas, cela sort comme ma langue. Le dessin est aussi comme une langue donc cela

reflète ce que je suis. C'est aussi peut-être un mélange. Comme ma langue est mélangée, le dessin l'est aussi. Mais c'est organisé, construit.

Ce qui m'intéresse beaucoup dans la bande dessinée, c'est justement le rapport entre le texte et l'image. Il ne s'agit pas d'illustrer un texte. On peut s'arranger pour dire une chose dans le texte, et montrer autre chose avec l'image, ou l'inverse. Se construit alors une narration avec ces deux médiums. Pour faire passer une émotion. Un décalage que le lecteur doit décoder.

En 2018 sort *Prendre Refuge*, le scénario est de Mathias Enard et le dessin de Zeina Abirached, aux Ed. Casterman.

Zeina Abirached et Mathias Enard se rencontrent pour la première fois en novembre 2015 au Salon du livre à Beyrouth pour la présentation de *Le Piano oriental* et *Boussole* (Prix Goncourt 2015). Ils se rendent compte assez vite que leurs personnages ont des points communs dans leurs univers, dans leurs histoires. Et qu'ils ont travaillé sur les mêmes thèmes, de plus ils parlent tous les deux l'arabe, puisque Mathias Enard a étudié l'arabe et le persan à Paris et a séjourné longuement au Moyen-Orient avant de s'installer à Barcelone. Ils deviennent amis. Ils décident alors d'écrire un album ensemble, deux histoires d'amour à des époques différentes, afin d'explorer toutes les possibilités du mot « refuge » dans l'amour, dans la spiritualité, dans un territoire, dans une langue avec un être totalement différent.

Entre Bâmyân et Berlin, hier et aujourd'hui, l'amour comme la plus belle des aventures.

1939, Afghanistan. Autour d'un feu de camp, aux pieds des Bouddhas de Bâmyân, une voyageuse européenne, Anne-Marie Schwarzenbach, tombe amoureuse d'une archéologue. Cette nuit-là, les deux femmes l'apprennent par la radio, la Seconde Guerre mondiale éclate. 2016, Berlin. Karsten, jeune Allemand qui se passionne pour l'Orient rencontre Nayla, une réfugiée syrienne, dont il s'éprend, malgré leurs différences. A tra-

vers ces deux récits entremêlés, deux histoires d'amour atypiques, comme un écho à deux époques complexes, se tissent au fil des pages. Alliant les contraires, rapprochant des êtres qui n'auraient jamais dû se croiser, l'album propose une réflexion sur la difficulté d'aimer aujourd'hui comme hier.

Et à nouveau les traces, ce devoir de mémoire qui est au cœur du travail de Zeina. Les différents lieux sont importants, à chaque lieu ce sont des histoires de traces, de ce qui reste après une destruction : une patrie, une langue, un amour. La présence de l'absence, dit Zeina dans une interview.

Mais que signifie Prendre refuge.

C'est un livre qui traite des différentes formes de refuge quand on échappe à la guerre, comment on prend refuge dans l'autre, comment on rentre dans une histoire d'amour pour laisser derrière soi, abandonner les difficultés.

Ce sont des lieux de mémoire et de trace, voilà pourquoi Berlin, Alep et Bâmyân.

Et pourquoi le thème de l'Astronomie. Parce que le ciel, c'est le même pour tous et que c'est aussi très graphique. Un Espace/temps.

Le Grand Livre des petits bruits, Casterman, paraît en novembre 2020.

« Plic ploc plic ploc... fait la pluie qui tombe sur les pavés.
RourouRourou.... font les pigeons sur les rebords des balcons.
JboingJboingJboing... font mes sauts sur le trampoline.
Splatchsplatch... fait la fontaine dans le jardin.
Scouitchscouitchscouitch... font mes chaussures dans l'herbe humide. »

Un grand livre qui raconte les drôles de petits bruits de notre quotidien. La vie, le rythme, les changements comme si les sons jaillissaient d'entre les pages. Elle veut les faire entendre aux lecteurs et le fait avec tendresse et humour.

Né pendant le confinement, dans une ville silencieuse, *Le Grand Livre des petits bruits* est un ouvrage dans lequel le dessin est en noir et blanc et les bruits sont en couleurs, une manière de souligner graphiquement ces bruits. Le son est très important pour elle, et apparaissent toujours dans ses bandes dessinées des onomatopées pour raconter par le son. Elle entend les sons qu'elle dessine. C'est une caractéristique très présente dans ses différents albums. D'où parfois absence de texte.

Et les projets à venir ?

Plein d'idées, sûrement. Hyperactive, elle dessine des couvertures de livres, des affiches de festival, illustre des livres de cuisine, mais s'engage encore et toujours en faveur de sa ville, Beyrouth, notamment après l'explosion du 4 août 2020, elle a soutenu de nombreuses initiatives pour reconstruire la ville à travers ses illustrations. Elle est par ailleurs sollicitée pour illustrer la couverture du dernier single en hommage au Liban, Mappemonde, produit et composé par le guitariste Matthieu Chedid, le trompettiste Ibrahim Maalouf et la chanteuse HibaTawaji, sur un texte signé Andrée Chedid.

Aux dernières nouvelles, Beyrouth n'est jamais loin. La ville de son enfance revient bientôt au cœur de la production de l'artiste, qui révèle qu'elle « planche » déjà sur un nouveau projet: *une bande dessinée d'environ cinquante pages, où Beyrouth est l'un des personnages principaux.* Encore et toujours.

Michèle Stanjofski

(Beyrouth, 1 960)Après un bac littéraire passé à Athènes, elle fait des études de lettres à Beyrouth et présente un mémoire de maîtrise sur la place du texte dans la bande dessinée.

Depuis 1977, elle travaille en tant qu'illustratrice pour la presse, la publicité et l'édition.Dès 1992, elle enseigne la bande dessinée et l'illustration à l'Académie Libanaise des Beaux-Arts qui est une des seules universités au Liban et dans la région du Moyen Orient à proposer une maîtrise ès arts en illustration et BD.Dans ce sens, elle est considérée comme un pilier de la BD libanaise car elle a formé des générations de bédéistes qui sont venus catalyser la scène artistique libanaise.

Elle crée, en 2012, le collectif Gémeaux avec Laura-Joy Boulos et Myriam Boulos. Leur projet, Disorder(s) in Beirut, a été exposé à la galerie Janine Rubeiz en octobre 2015.

Elle a également tenu une chronique bihebdomadaire pour le quotidien L'OrientLe Jour de 1979 à 1997 avec un strip intitulé « Beyrouth-Déroute ».

Elle a exposé à Angoulême, Beyrouth, Ravenne, Istanbul, Athènes, Sharjah et Aix-en-Provence. Elle vit actuellement à Beyrouth.

Toutes les mers, publié en 2017 chez Des ronds dans l'O, son premier roman graphique, a été salué par la critique et le monde de la BD.En 2021, paraît Antonio, toujours chez Des ronds dans l'O.

« Venus d'Italie, de France, de Russie, de Grèce et de Turquie, de rôles de fées et magiciens se sont penchés sur mon berceau et ont décidé que je parlerais le français, que j'aimerais Beyrouth, que je la détesterais aussi, que j'aurais par moments envie d'aller m'installer en France mais que je choisirais finalement de vivre là où j'étais née ».



* PΑΡΟΥΚΑ | VΕΡΑ Α ΑCCOUΧΗÉ | (GRΕC)
 * PΑΡΑ | VΕΡΑ Α ΑCCOUΧΗÉ | (TURC)
 * ΕΛΛΗ | VΕΡΑ Α ΑCCOUΧΗÉ | (GRΕC)
 * ΣΑΝΚΙΣ | VΕΡΑ Α ΑCCOUΧΗÉ | (GRΕC)
 * ΜΑΡΙΑ | VΕΡΑ Α ΑCCOUΧΗÉ | ΜΑ ΦΙΛΛΕΥΛΕ ΕΣΤ ΝΕΕ
 ΛΕ ΜΕΜΕ. ΙΟΥΡ ΚΕ ΜΟΙ | (ΙΤΑΛΙΕ)
 * ΚΛΙΜΑ | VΕΡΑ Α ΟΝΕ ΦΙΛΛΕ | ΕΛΛΕ Σ' ΑΠΠΕΛΕ ΜΙΧΕΛΛΕ. (ΡΟΥΣΣΕ)
 * ΣΑΡΚΙΟΙΑ | VΕΡΑ Α ΕΥ ΟΝΕ ΦΙΛΛΕ. ΒΙΕΝΣ ΑΒΕC ΤΟΝ ΑΠΠΑΡΕΙΛ
 ΦΗΤΟ. (GRΕC)

Nous avons rendez-vous dans une terrasse ombragée dans le quartier de Achrafieh, quasiment sur l'ancienne ligne de démarcation qui autrefois, lors de la guerre civile, séparait Beyrouth en deux. Je la reconnais du premier coup d'œil et je lui fais signe de la main.

Michèle Stanjofski est bédéiste, illustratrice et professeure. Son courrier en réponse à ma demande de collaboration avec 64_page commençait par « J'ai déjà eu un exemplaire de 64_page entre les mains et je trouve que c'est une très belle initiative. ». Le ton est donné.

Cela n'empêche pas que je sois très intimidée, vous savez tous que je n'ai pas l'habitude de rencontrer les artistes sauf dans la solitude de leurs œuvres au contact de mes recherches et de mes lectures. C'est dans cette solitude que j'ai la manie, depuis 8 ans déjà, de les faire parler pour 64_

page. Ajoutez à cela que, seulement quelques jours avant cette rencontre, je découvrais que Michèle Standjofski, directrice du département d'illustration et de BD de l'Académie Libanaise des Beaux-Arts (ALBA), était la même personne qui avait écrit et dessiné *Toutes les mers*, roman graphique lu il y a des années et qui avait engendré en moi une énorme admiration pour l'autrice. Le monde est tellement grand et petit en même temps. Me voilà devant elle... Est-ce le destin ? Vous y croyez-vous au destin ? Je rigole... quoique !

l'Académie libanaise des Beaux-Arts

Elle me propose de prendre un Jellab, elle m'explique qu'il s'agit d'un jus de dattes agrémenté de fruits secs que l'on prend surtout pendant la



période de Ramadan au Liban. Nous sortons de la période du Ramadan. Dans *Toutes les mers*, enfant, elle en boit en compagnie d'Antonio, son arrière-grand-père.

Et elle entre dans le vif du sujet. Elle me parle de l'ALBA (Académie Libanaise des Beaux-Arts), sa deuxième maison, elle y enseigne depuis 1992, le temps a passé et elle dirige aujourd'hui la section consacrée à l'illustration et à la BD. Elle n'a pas assez de mots pour dire tout son attachement à l'ALBA et surtout à son métier, l'enseignement. Ça se voit du premier coup d'œil qu'elle est à fond dans la transmission. Sa générosité saute aux yeux. Sa joie de vivre aussi qu'elle oppose à un pays dévasté par la crise économique où elle a décidé, contre vents et marées, de rester. Pour poser définitivement le personnage je me limiterai à citer Karen Keyrouz qui fut une de ses étudiantes : « les anciens ont beaucoup fai-

ret Michèle, surtout, qui a fait émerger des générations de bédéistes. Michèle est une personne qui fait preuve d'une curiosité extrême, tout l'intéresse, ce n'est pas juste une prof, elle est curieuse et généreuse. Elle partait à un festival et elle nous prenait avec elle. Encore maintenant je la vois toujours faire cela. »

C'est à l'ALBA que « tout » a commencé. En effet, grâce à la filière BD des générations de bédéistes sont sortis et ont catalysé la scène artistique du 9^e art à Beyrouth et au Liban. Du Moyen Orient même, puisque c'est à l'ALBA que l'on trouve la seule filière Master BD de la région.

Elle enchaîne sur quelques un.e.s de ses étudiant.e.s actuel.le.s (Marilyn Mokbel, Laure Ibrahim, Gracia Koussa, Marie Christine Salem et Nour Haidar) et me montre leur fanzine qui vient de paraître et dont elle semble très fière même si, dit-elle, n'oubliant pas son rang de professeure, « elles devraient plutôt se consacrer à leur travail de fin d'études ».

Elle poursuit sur les jeunes auteur.e.s qu'elle me conseille vivement. Beaucoup ont quitté le Liban en crise. Mais ce sont eux qui font aujourd'hui, pour la plupart, la scène de la BD libanaise. Il y en a pléthore ! La maison d'édition de l'ALBA a publié beaucoup de ces auteur.e.s. et donc des étudiant.e.s de Michèle.

Au Liban, il n'y a pas de vraie Maison d'édition de BD autre que celle de l'ALBA, c'est pourquoi, poursuit-elle, les collectifs d'auteur.e.s sont si importants. Sans Samandal, par exemple, beaucoup d'entre eux/elles n'auraient pas pu publier et donc montrer leur travail. Il y a plusieurs collectifs au Liban, **Samandal** étant le plus important car il s'est aussi étendu à d'autres pays du Moyen Orient et actuellement on trouve ses publications même de l'autre côté de la Méditerranée mais **Zeez** aussi a fait son chemin et a contribué à diffuser certaines œuvres. Ou encore **La Furie des Glandeurs** fondés par Zeina Bassil et

Wissam Eiddont le but était de créer une plateforme pour les illustrateurs de manière à pallier l'absence d'éditeurs de BD. Et aujourd'hui, il y a le flambant neuf et tout jeune collectif **Maza**. Mais il n'en demeure pas moins que, dans tous les cas de figure, nous parlons d'une édition underground et intimiste même si les collectifs font un super boulot et profitent de la moindre occasion pour diffuser leurs publications qui, par ailleurs, sont souvent épuisées dans un court laps de temps. Ce sont deux choses très différentes.

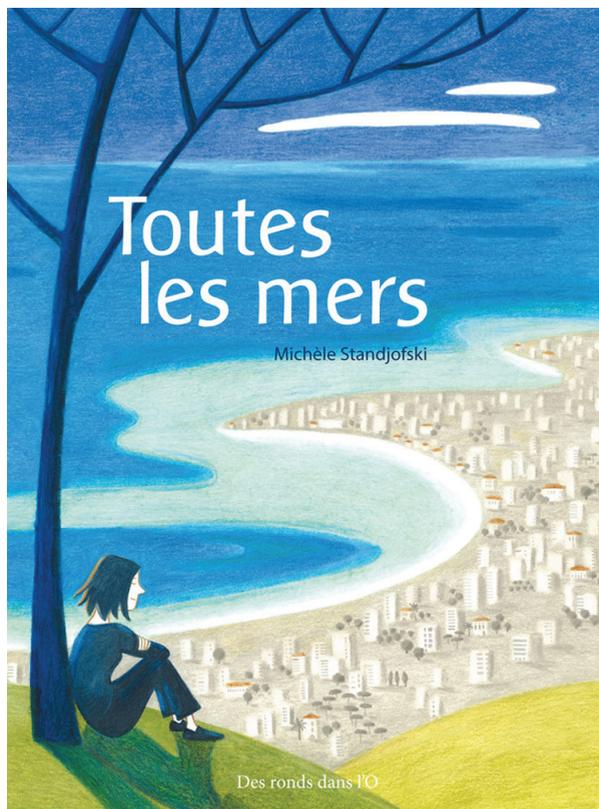
Bien que la situation soit extrême, aujourd'hui au Liban, et qu'il n'y ait toujours pas de Maison d'Édition BD, Michèle croit à l'avenir de la BD *hic et nunc*. Depuis l'arrivée de Mathieu Diez à Beyrouth (NDLR : Mathieu Diez est un des fondateurs du Festival de la BD de Lyon qu'il a dirigé jusqu'à sa nomination comme conseiller culturel du livre attaché à l'Institut Français du Liban) de nouveaux vents soufflent et ils sont très favorables à la diffusion de la BD libanaise. Le Festival de la BD de Beyrouth qui a eu lieu en octobre 2021 en est la preuve concrète ainsi que les multiples visites donnant lieu à des échanges prolifiques avec des bédéistes venus d'Europe rencontrer et échanger avec leurs pairs libanais !

Parmi les jeunes auteur.e.s, beaucoup ont publié leur premier roman graphique aux éditions de l'ALBA, d'autres ont publié chez Samandal. La plupart cherchent à être publiés en France ou à l'étranger, cela va de soi.

Une œuvre universelle

Michèle Stanjofski est une mine de renseignements à elle seule, elle a beaucoup de choses à nous apprendre sans aucun doute, mais ne mentionne jamais son œuvre personnelle.

Je me demande comment la faire venir sur ce terrain. J'évoque alors un vieux souvenir : un des personnages de sa BD *Toutes les mers* dont je ne



peux oublier le nom, Antonio Caffiero, car c'est le nom d'un musicien qui a marqué mon adolescence et qui est une connaissance de Bruxelles (les fans du célèbre musicien et patron du mythique « Machado » auront reconnu un autre Antonio Caffiero). Voilà pour l'anecdote, mais surtout je me souviens de la lecture d'un roman graphique qui m'aura marquée par ses dessins crayonnés dont les couleurs vont de pair avec des situations et/ou des villes, comme si cet éventail decodes couleurs lui-même constituait un récit initiatique à la différence, au bonheur du vivre-ensemble et au multiculturalisme.

Et cet Antonio Caffiero est devenu protagoniste de sa dernière BD, *Antonio*, toujours chez Ronds dans l'O, il s'agit de l'arrière-grand-père de Michèle, personnage pittoresque et un peu

voyou que je n'ai pas pu ne pas relier à la littérature picaresque espagnole (chaque lecteur lit avec ses propres références après tout créant ainsi un nouveau roman graphique !). Antonio possède quasiment toutes les caractéristiques du « picaresque », une espèce d'antihéros qui relate sa propre vie dans un milieu qui, à la base, lui est très hostile mais ici ce n'est pas lui qui narre l'histoire mais bien un narrateur extérieur. C'est même, pour être précise, une narratrice qui emprunte les traits de notre autrice et qui, sous prétexte de partir à la recherche de ses racines, va nous raconter la vie, qui oscille entre réalité et fiction, de son aïeul et du périple qui l'amènera finalement, vous l'aurez compris, à la capitale du Liban, Beyrouth où il jettera l'ancre après avoir parcouru maintes villes et pays. Terre d'élection pour Antonio qui défie la narratrice à la recherche aussi « d'un lieu dans le monde » (référence à Aristarain et son film homonyme) même si le choix qui s'offre à elle est d'être du Liban tout en étant, en se sentant, en se revendiquant de toutes les mers...

Mais je ne vais pas dévoiler l'histoire, il vous faut la découvrir et aller vers ses deux romans graphiques dont le charme, la recherche historique fouillée, les détails pittoresques et l'intelligence vous capteront.

Une narration haute en couleurs

Sans dévoiler l'histoire cela vaudrait la peine de s'arrêter un peu sur la maîtrise dont fait preuve l'autrice de la « narration ». *Toutes les mers* par exemple, est un roman graphique qui connaît une construction en deux mouvements et en deux parties aussi. D'une part, un récit qui se présente comme une enquête où la présence du texte narratif descriptif (qui souvent nous dévoile les manques en soulevant des questions) est très importante. D'autre part, un deuxième pan qui s'initie avec la naissance du personnage qui re-

late l'histoire, où la narratrice externe se fait plus discrète et laisse la place à ses personnages, aux dialogues, qui vont nous plonger dans l'histoire chaotique du Liban, de l'enfance et de la jeunesse de Michèle Stanjofski. Parler du monde revient toujours à parler de soi !

Récits autobiographiques », si l'on veut classer sous une étiquette ces BD (quoique je n'aime pas trop les typologies car elles vont justement à l'encontre de la liberté du lecteur et de l'écrivain : en étiquetant, en classant, elles catégorisent même notre approche personnelle et ne nous permettent pas de lire en nous débarrassant des carcans imposés par une pensée limitée par des jugements et des catégories de discours pré-conçus), où l'on ne cesse de basculer et de questionner le rapport qu'entretiennent réalité et fiction. Comme Marguerite Duras et son « mentir vrai », l'autrice d'*Antonio* plante le décor avec des dessins au crayon qui tracent et colorient personnages, lieux et situations suivant des codes suggérés par la dessinatrice qui nous guident à travers ce monde qui ne connaît ni les frontières ni les jugements de valeur (si communs dans le nôtre) et qui pose la question non seulement de l'appartenance mais aussi de la transmission.

Sorti en 2021, le roman graphique *Antonio* chez Ronds dans l'O également, est aussi un « one-shot » qui nous immerge, cette fois, dans un autre temps de l'histoire d'Antonio Caffiero, personnage à l'esprit ouvert et désinvolte, qui continue son apprentissage de vie et qui naît du dessin de Michèle Stanjofski, son arrière-petite-fille dans la vie et dans la fiction, au moyen d'une narration qui se fait plus discrète et qui cède davantage la parole à ses personnages polyglottes.

Le multilinguisme constitue aussi un autre personnage de ces romans graphiques, les langues pullulent et se font très présentes mêlant lexique et intonations (ou ce que l'on appelle à tort des « accents »). On s'y croirait : on entend le français (langue du récit original qui s'y met en scène

elle-même) des uns et des autres, tantôt on y roule les r, tantôt on suit des prosodies caractéristiques des pays méditerranéens ou autres, tantôt côtoyant d'autres langues et créant, en fin des comptes, une véritable mélodie de toutes les mers réunies qui animent le français chatoyant de cette francophonie d'autrefois qui n'est pas sans rappeler celle d'aujourd'hui. Mais qui était beaucoup plus vaste et la langue française avait une autre aura...

Des personnages libres

Ces récits sont par semés de personnages au grand cœur, aux yeux en amande grands ouverts sur le monde qui les entoure, d'une modernité plutôt rare à la fin du XIX^e siècle et au début du 20^e ! Cet univers est libre, sans frontières, on passe d'un pays à un autre, d'une ville à une autre, comme on passerait d'une rue à l'autre dans mon village. En ça aussi, c'est avant-gardiste, car on nous y présente un monde global et globalisé à un moment de l'histoire où on l'aurait cru plutôt fermé et coercitif ! Ses personnages, placés dans leur époque, sont d'une modernité surprenante, ils ont le cœur moderne, le geste avant-gardiste, le comportement impudent et la posture rebelle : Maria qui a déjà un enfant tombe sous le charme d'Antonio, le mauvais garçon, et ensemble ils vont partir et jeter l'ancre à Beyrouth pour construire leur vie, c'est là que, des années plus tard, va naître notre autrice dont le parcours artistique ressemble étonnamment au parcours de ses aïeux. Si le périple étonnamment nouveau de ses ancêtres part de la Russie, de l'Italie, de la Grèce ou de la France, en passant par Naples, Gênes, Cracovie, Angers, Strasbourg, Istanbul, Moscou, Maribor, Smyrne, Le Pirée pour s'établir finalement à Beyrouth, elle, de son côté, après des études « classiques » devient artiste et entame un sacré voyage dans l'autre sens en exposant ses œuvres à Beyrouth, Angoulême, Ravenne, Istanbul, Athènes, Munich, Ulm, Sharjah, Aix-en-Provence pour revenir toujours à Beyrouth, sa ville natale et port d'at-

tache. La pomme ne tombe jamais loin du pommier !

Au fond, ce n'est pas surprenant qu'elle ait opté pour le roman graphique pour raconter son histoire et celle de sa famille car elle-même peut y devenir sous son crayon magistral l'un de ses personnages hauts en couleur issus d'un brassage culturel qui favorise la venue de ces hommes et femmes, provenant des quatre points cardinaux et qui viennent fonder une famille dans un Beyrouth qui leur réservera des rudes épreuves également, dont celle de la guerre, mais où le choix du risque apparaît non seulement comme un moyen de résilience mais aussi comme une alternative salutaire qui trouvera dans le neuvième art sa plus belle expression et son plus beau chant. Une belle mélodie qui mène la danse d'un monde singulier où l'autre et soi se tiennent par la main, chose qui, finalement, n'est pas plus compliquée que de se hair, le tout étant de faire le bon choix !

BANDE DESSINÉE

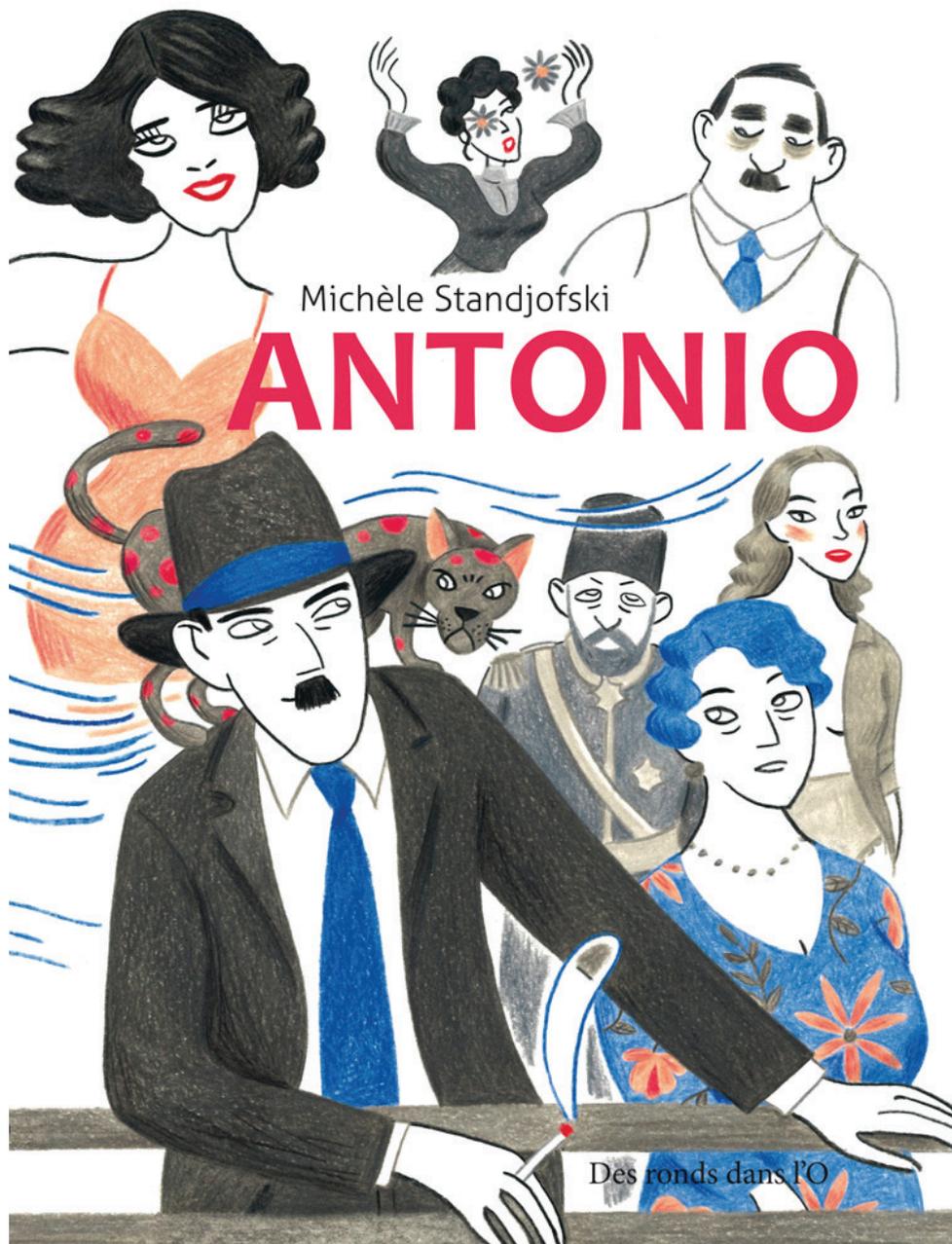
- *Antonio*, Des ronds dans l'O, 2 021
- *Toutes les mers*, Des Ronds dans l'O, 2 017
- *Le mouchoir*, récit de 8 planches, Samandal, 2 015
- *Le Chapitre sept*, récit de 13 planches, Samandal, 2 009
- *Beyrouth – Déroute*, tomes I, II et III, L'Orient-LE JOUR, 1990, 1991, 1 992

ILLUSTRATION

- *Faux et usage de fautes*, tome II, Tamyras, 2 013
- *Deux années de vacances*, Samir éditeur, 2 013
- *Les 3 mousquetaires*, Samir éditeur, 2 012
- *Devine !*, texte de Sylvie Mathuisieulx, Samir éditeur, 2 012
- *Taxi*, texte de Nathalie Brissac, Samir éditeur, 2 012
- *Basile et Myrtille en avion*, texte de Marwan el Ahdab, Samir éditeur, 2 011
- *Basile et Myrtille en voiture*, texte de Marwan el Ahdab, Samir éditeur, 2 011
- *Basile et Myrtille chez le photographe*, texte de Natacha Sikias, Samir éditeur, 2 009
- *Basile et Myrtille chez le dentiste*, texte de Natacha Sikias, Samir éditeur, 2 009
- *La récré*, Samir éditeur, 2 008
- *Basile et Myrtille à l'école*, texte Anne-Claire Aubron, Samir éditeur, 2 008
-

Basile et Myrtille à la maison, texte de Jérémie Regnier, Samir éditeur, 2 008

- *Basile et Myrtille au supermarché*, texte de Jérémie Regnier, Samir éditeur, 2 008
- *Tom à l'école*, texte de Hoda Harika, Samir éditeur, 2 007
- *Bonjour Mona Lisa*, texte de Colette Aoun, Samir éditeur, 2 007
- *Faux et usage de fautes*, texte de DuniaAbdelnour, Tamyras, 2 006
- *La rentrée de maman*, Samir éditeur, 2 006
- *Mado et le téléphone*, Samir éditeur, 2 006
- *Contes de Noël*, tirés du patrimoine libanais, Aleph, 2 005
- *Nirosha et le prince des fourmis*, Samir éditeur, 2 005
- *L'Isba*, Samir éditeur, 2 005



Michèle Standjofski

ANTONIO

Des ronds dans l'O

Samandal, un collectif nécessaire

dans un pays où les maisons d'édition de BD
n'existent pas

*Samandal constitue un véritable support de la scène BD libanaise et du
Moyen Orient.*

*Collectif d'avant-garde trilingue, Samandal (qui veut dire Salamandre
en arabe) est essentiellement consacré à la BD alternative adulte (sur
la couverture de leurs publications, on signale que ces BD sont desti-
nées aux plus de 18 ans), a été fondé en 2007 par Omar Khouri, Hatem
Iman, Tarek Nabaa, Fadi Baki et Léna Merhej.*

Samandal, l'adhésion immédiate

Samandal rencontre immédiatement une grande adhésion des jeunes auteur.e.s qui y voient une alternative au manque évident de maisons d'édition et une occasion de s'unir autour d'une même cause. Très vite se met en place un comité éditorial qui va permettre aux jeunes auteurs d'être édités. Quasiment tous les bédéistes libanais sont passés par le collectif et ont été publiés par Samandal au début de leur carrière et même après. Mazen Kerbaj continue de publier chez eux, par exemple.



Sa propre production, bandes dessinées, illustrations, posters, etc., témoigne du dynamisme de la scène alternative libanaise. Le collectif sera couronné à juste titre du Fauve de la bande dessinée alternative à Angoulême en 2019.

Samandal, la censure

Mais entre temps, ils ont connu un chemin semé d'épines aussi, censurés en 2010, ils ont été contraints de retirer de la vente le numéro 7 « Revenge » et ont été condamnés en justice à payer une amende de plus de 20 000 \$ pour incitation à la discorde confessionnelle, atteinte à la religion, publication de fausses informations, diffamation et calomnie. Pour la petite histoire, *Persépolis* de Marjane Satrapi avait été interdit en 2007. S'en suivirent des années sombres et difficiles mais le collectif n'a jamais baissé les bras. Et cela ne les a pas empêchés d'être très actifs et de s'engager lors de la Thawra, c'est-à-dire la révolte ou la révolution populaire qui a commencé le 17 octobre 2019 contre les politiciens corrompus et/ou les politiques dysfonctionnelles en place au Liban depuis la fin de la guerre civile.

Samandal, le mode d'emploi

Pour lire les publications de Samandal il faut avoir recours à la technique de « la page flippy » qui consiste à ce que le lecteur s'adapte à la langue de chaque récit en retournant la revue pour la lire dans un sens ou dans l'autre selon la langue de la BD en cours de lecture (arabe, française ou anglais) de droite à gauche ou vice versa.

Samandal et « WatWat »

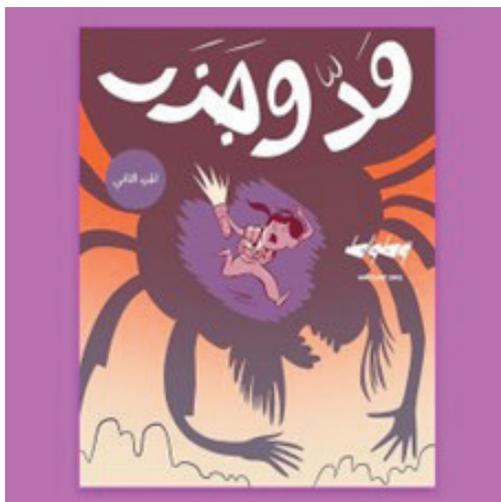
Aujourd'hui, Samandal se tourne vers des nouveaux horizons avec un tout nouveau projet appelé « Wat » qui se dirige aux jeunes lecteurs, cette fois, dans le but précis de les conduire vers

la BD en langue arabe. Il faut savoir qu'au Liban la langue principale est l'arabe libanais qui est une langue purement orale et donc pas écrite, ce qui pose problème dans le sens où l'arabe que les jeunes apprennent à l'école n'est pas l'arabe qu'ils parlent à la maison, il s'agit de l'arabe classique. C'est une langue quasi étrangère qu'ils ont du mal à apprendre, à comprendre et à écrire.

Léna Merhej et Joseph Kaï sont à la tête de cette toute nouvelle collection jeunesse « Wat » dont les scénarios ont été écrits par des adolescents et illustrés par des bédéistes. On peut consulter et/ou télécharger d'ores et déjà, gratuitement, huit BD en arabe sur la page web www.watwat.org

<https://www.facebook.com/SamandalComics>
<http://www.samandalcomics.org/> © Samandal (pour toutes les images)

<http://jadarticles.blogspotom/>



Post illustration by Nour Hifaoui Fakhoury

نحن بانتظار قصصكم المصوّرة لعددنا #١٨
قبل تاريخ samandalcomics@gmail.com إرسلوها على
٢٤ تمّوز ٢٠٢٢!

الإسم_#18Submission: عنوان البريد 📧

المواصفات:

- ♥ نستقبل كلّ اللغات، ونحبّذ لغتنا الأمّ
- ٢٣.٥ سم (الرجاء زيادة ٥×٥ مم إذا الرسم يملأ X الحجم ١٦.٥ - كامل الصّفحة)
- واحد PDF عدد الصّفحات: من ١ إلى ١٥ صفحة في -
- (grayscale) درجات الرماديّ -
- ٣٠٠ كحدّ أدنى dpi -
- نرحّب بمساهمات من فرق عمل (كاتب ورّسام، رسّامان - الخ...).

رسم نور حيفاوي

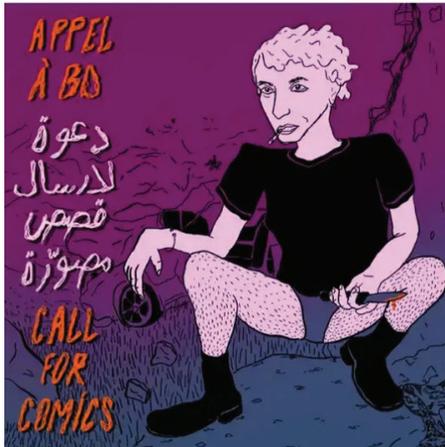


Illustration de Nour Hifaoui Fakhoury

EXPERIMENTATION



السَّمَدَل
Samandal



9 769953 046655



+18

MEDIATHEQUE IF BEYROUTH
10120001



Tracy Chahwan

Bédéiste, cartooniste, illustratrice, membre active du collectif Samandal, agitatrice et cofondatrice de Zeez, elle a participé aussi aux USA à l'ouvrage collectif Guantánamo voices chez Abrams books, Tracy Chahwan est l'auteurice d'une BD au Liban publiée en 2018 en France chez Marabulles : Beirut Bloody Beirut. Comme illustratrice elle crée des affiches pour des scènes de musique underground, comme le Yukunkun club et le Beirut Groove Collective qui lui ont valu en mars 2018 le prix Mahmoud Kahil pour la catégorie « Graphic Illustrations ».

Beirut bloody Beirut est une BD en noir et blanc avec par-ci par-là des aplats de violet qui se lit comme un voyage initiatique à travers le chaos, la violence, mais on y trouve aussile sens de l'accueil légendaire de la capitale libanaise. Ça commence à l'arrivée des protagonistes à l'aéroport Rafic Hariri de Beyrouth et à partir de là nous assistons à un véritable « road thriller » les deux jeunes filles se perdent dans un Beyrouth qui se livre et se dévoile comme une troisième protagoniste et qui se montre à travers un prisme qui reflète tantôt la ville ravagée par la violence, tantôt l'antrè où cohabitent toutes les confessions, tantôt la maison accueillante et familiale, tantôt un univers erratique, et cætera.

Dans sa BD Don't You Know Who My Mother Is ? Tracy Chahwan reverse les rôles et porte la gent féminine au pouvoir.

64_page : Comment as-tu conçu Beirut bloody Beyrouth ?

Au départ, c'était simplement un travail pour le master, c'était pour la fin de mes études, je ne sais plus ce que c'est précisément l'idée de départ, on a eu cette idée de scénario, peut-être l'idée d'avoir un personnage qui tourne et rebondit d'un monde à l'autre, on a eu cette idée des deux jeunes filles qui arrivent à l'aéroport, vont prendre un taxi et qui vont se perdre dans Beyrouth, et on a commencé à développer à partir de là cette virée dans la ville. J'avais envie d'écrire ce genre de scénario qui saute d'une situation à une autre, je m'étais inspirée d'un film qui s'appelle *Afterjourns*. J'avais un prof de scénario à l'ALBA (NDLR : Académie Libanaise des beaux-arts) qui était génial et qui m'a parlé de ce genre de structure à travers les personnages et c'est comme ça que j'ai construit le personnage

principal et l'ai placé dans plein de situations différentes. Et maintenant c'est devenu un livre, une BD, c'est étrange de penser à tout ça maintenant. Ensuite, il y a des éditrices de Marabulles qui m'ont approchée et voilà. C'est parti d'un petit reportage qu'un ami avait fait, il travaillait pour Arte à la base, et ça a donné beaucoup d'élan à ma BD, ça a permis au projet d'être lu et j'ai eu la chance d'avoir les éditrices qui m'ont contacté directement. Mais oui je ne m'attendais pas du tout à ça.

64_page : Et maintenant tu continues dans la BD ?

Moi, à la base je ne voulais même pas faire de la BD mais plutôt un projet d'illustration. La BD ça prend beaucoup de temps. Mais je ne sais pas peut-être que j'y retournerai bientôt ! Je travaille beaucoup plus dans l'illustration mais je reviens

TU NE SAIS PAS QUI EST MA MÈRE?

TRACY CHAIWAN



125



1

toujours à la BD, j'en fais toujours pour des livres collectifs. Si le sujet m'intéresse, j'y retourne volontiers.

64_page : Tu es aux États-Unis maintenant depuis 2 ans...

Oui, je suis aux États-Unis depuis deux ans maintenant, je travaille dans la BD et dans l'illustration, pour la musique, pour les maisons d'édition, ou ce qui se présente. Là, dernièrement j'ai travaillé sur la BD (journalistique). Les 2 dernières que j'ai faites ce sont des livres collectifs. L'un porte sur la prison de Guantánamo, j'ai travaillé avec une journaliste qui travaillait depuis très longtemps là-dessus pour un éditeur américain. Et puis, dernièrement, c'était un livre collectif sur le féminisme basé sur la recherche et des entretiens de femmes libanaises. La plupart des femmes qu'elle a interviewées voulaient être anonymes donc elle a fini par l'écrire comme une fiction. J'ai illustré un chapitre, j'ai parlé d'une femme pendant la guerre civile au Liban, son travail féministe à l'époque, en même temps elle militait au Parti communiste. C'était assez macho...Même le Parti communiste ! Mais ça, j'ai beaucoup aimé travailler là-dessus, c'était sur les années soixante-dix et quatre-vingts, il y a beaucoup de choses à dire et à faire !

64_page : C'est très engagé tout ça !

Oui et non. Pour moi ce n'est pas forcément parce que je veux être engagée que je fais ça mais plutôt parce que je suis curieuse ! Très curieuse. Je veux savoir.Certains sujets m'intéressent alors je saisis l'occasion qui se présente pour travailler dessus.Par exemple, récemment il y a un projet que j'ai fait pour un album de musique, c'était aussi très chargé politiquement alors que c'est de la musique, comme toute l'histoire dans le Sud, des événements sociaux et culturels... Plein de choses qui touchent de près à la politique. C'est quand le sujet m'intéresse et de la pression qui en découle que j'apprends quelque chose.En même temps, c'est intéressant, voilà ce n'est pas tellement par engagement personnel. Guantánamo c'est aussi un aspect de l'Amérique, donc très intéressant, je ne connaissais pas vraiment la prison, à part sa réputation, mais la journaliste a fait un travail super en amont, elle a vraiment interviewé plein de gens qui travaillaient là-bas, je ne réalisais pas à quel point ces enferme-

ments pouvaient être arbitraires, que ces gens pouvaient y passer des années sans être jugés.

64_page : justement quand on parle « engagement », on évoque aussi la prise de risque...

C'était drôle parce que, pour la journaliste,j'illustrais l'histoire d'une avocate là-bas qu'elle a fait sortir. Au moment où le livre est sorti, elle m'a tagué sur Twitter, en même temps que « CIA » et « FBI » ...Mon nom apparaissait là... « crimes de lèse-humanité » aussi était tagué... Et au milieu mon nom !

Moi, je voyais sur le papier mon nom tagué... Donc cela ne va pas de soi. C'est un risque, c'est sûr. Les États-Unis c'est un pays bizarre, à côté de la plaque par moments, c'est certain, mais il y a beaucoup de personnes très engagées là-bas aussi.

64_page : Beirut Bloody Beirut, est aussi un peu engagée ?Ou pas ? Un peu féministe dans cette confrontation de personnalités essentiellement féminines, différentes... Mais complémentaires qui subissent la ville (remplie d'hommes) et sa violence chacune à leur manière...

Tu crois ? L'une et l'autre sont différentes, oui, mais celle qui paraît la plus libérée au départ cède la place et,non, finalement c'est celle qui a l'air coincé qui commence à se rebeller et paraît plus libérée et beaucoup moins coincée.

64_page : il y a un cheminement initiatique dans ce roman graphique, non ?Dans ce road trip et dans la violence de ce Beyrouth...

Oui.J'en ai parlé récemment avec des amis qui avaient fait aussi des BD sur Beyrouth. J'ai des amis qui ont fait un Beyrouth plus introspectif sans vraiment beaucoup de dialogues où on ressent la tristesse...Moi, j'ai du mal à faire ça, j'ai du mal à écrire quelque chose de triste, où l'on explore les sentiments sans que ce soit mal écrit. Moi, j'ai plutôt tendance, dans mes BD, à montrer la violence du monde extérieur, le personnage voit cela de l'extérieur, ça clash entre eux, mais la violence est externe, c'est vraiment l'extérieur qui fait bouger le personnage, qui le pousse à aller vers un autre rebondissement.J'ai l'impression que je fais souvent ça même dans la

BD que j'ai écrite récemment ! C'est un point de vue extérieur.

64_page : Tu sembles être particulièrement attachée à Beyrouth. Tu es née à Beyrouth ?

Non, je suis né en dehors de Beyrouth et j'ai vécu à Chypre de 8 à 17 ans mais sans jamais couper les ponts avec le Liban, je revenais tout le temps pour les vacances je n'ai jamais vraiment quitté le Liban, même maintenant. J'ai étudié en France à Paris un an et puis je suis retournée ici. Je ne savais pas trop quoi faire à Paris. Heureusement que je suis retourné ici. C'est comme ça que j'ai fait mes études à l'ALBA.

64_page : Et tu savais que tu voulais faire ça ?

Pas du tout, j'étais assez jeune, j'avais à peine 17 ans. À Paris, je faisais une prépa d'art pour présenter des concours. Je n'avais pas vraiment d'expérience du monde culturel, à Chypre il n'y avait pas beaucoup d'expositions, pas tant de culture et je n'étais pas du tout prête à 17 ans pour me présenter à des concours en France, on m'a proposé d'aller à l'ALBA. Finalement, je ne regrette pas mon choix, je suis contente, j'ai une carrière intéressante. Là-bas, c'était saturé de gens, il y avait des gens plus âgés qui avaient plus d'expérience, moi, j'avais 17 ans, en plus j'étais contente d'être dans une grande ville, à 17 ans je n'avais pas trop envie de travailler, tu vois ce que je veux dire...

64_page, La fête ! Et tu dessines depuis quand ?

Depuis toujours, c'est venu tout naturellement chez moi, oui, mes parents sont tous les deux dans l'art, ils sont artistes, ma mère est traductrice littéraire et poète, ils sont très sensibles à l'art, mon père peint, il écrit aussi, dessiner pour moi c'est un parcours qui a été assez naturel donc ! J'ai grandi dans « ça », mes parents m'ont toujours encouragée dans cette voie, c'est assez naturellement que je suis venue à ça, tu sais. J'en parlais avec une amie l'autre jour, elle, c'était exactement le contraire, sa famille n'était pas du tout encourageante, ils n'aimaient pas son travail artistique et cela a créé un rapport très différent à son métier. C'est intéressant comme tout peut changer selon le contexte familial.

64_page : Jad (George Khoury) nous a dit que tu as remporté un prix en illustration ?

Oui. Il y a quelques années, je sais plus quand c'était. Après le master, je pense, donc c'est loin mais cela a été génial. J'avais besoin d'argent et j'ai eu le prix et l'argent même si j'ai perdu la moitié à cause de la banque au Liban ! (rires) Karen a remporté le prix cette année dans la même catégorie !

64_page : Tiens, puisque tu parles de Karen Keyrouz, c'est entre autres avec elle que vous avez fondé Zeez !

C'était aussi un an après nos études, je pense qu'on avait envie de rejoindre un collectif pour faire quelque chose, à l'époque Samandal ne recevait pas de nouveaux membres, donc Léna Merhej nous a réunies chez elle et proposé de créer notre propre collectif afin de collaborer avec Samandal. C'était super parce qu'on a fait plein de choses différentes en fait, on a fait un journal, on a imprimé en sérigraphie, ça, je ne le ferais plus aujourd'hui, c'est un travail intéressant mais dur et long. On a aussi fait des livres à la main. Sortir le journal, créer des événements, c'était l'ensemble qui était vraiment encourageant. Ensuite cela s'est tassé mais pendant le confinement on a relancé le journal via un site internet, c'était cool aussi ! C'était nouveau pour nous ! Qu'est-ce qu'on a fait ensuite ? Ah oui, nous avons dessiné pour les victimes du port (NDLR : l'explosion du port de Beyrouth en août 2020) Chaque jour, on dessinait une fleur pour les victimes. Il y a eu un appel à dessin et plein de gens ont envoyé des dessins. C'était beau comme idée, c'est Carla (NDLR : Carla Habib) qui l'a eue. C'était intéressant de travailler à partir du collectif Zeez, c'était moins établi que Samandal, plus petit mais très actif. Ces dernières années les collectifs sont moins actifs, ce sont des années où tout le monde essaie de se retrouver. Après l'explosion, le COVID, la révolution il y a plein de gens comme moi, on est tous éparpillés un peu partout dans le monde, on est parti, il y a beaucoup de gens qui sont partis, Karen et Nour sont en France, moi, aux États-Unis. Il y a très peu qui sont restés. Je le vois parce que, là, par exemple, on a lancé un appel à BD pour le nouveau magazine Samandal qui va paraître bientôt et on a constaté que l'on a beaucoup moins de candidatures ! Tout le monde est dans une étape

très bizarre, en phase de questionnement. En ce qui me concerne, j'ai un peu de mal à travailler, plus que d'habitude, alors que pendant le confinement on a beaucoup travaillé pour passer le temps et sentir qu'on faisait quelque chose malgré tout... Mais à la fin je n'en avais plus envie, plus envie de travailler, je n'avais plus envie de créer... Il y a plein de gens qui ont eu ce problème, maintenant on se tâte ! On se demande ce qui se passe ! C'est très curieux car c'est une sorte d'expérience collective aussi...

64_page : Un peu comme la musique de tes BD ? C'est une blague mais pas que, il y a beaucoup de désabusement aussi dans tes BD, et beaucoup de mouvement pour le combattre ! Comment se présente pour toi cette relation avec le mouvement... Avec la musique... ?

Je ne sais pas. Je suppose que, ouais... Mes dessins sont rythmés, je ne sais pas si ça a un rapport avec la musique que j'écoute, hein, peut-être parce que c'est souvent une musique rapide, ce n'est pas quelque chose de conscient ! C'est peut-être sous l'influence du cinéma aussi

64_page : parce qu'il y a des scènes, notamment celle qui se passe avec les barbus, quand elles aperçoivent cette bagarre dans la rue, c'est comme une espèce de chorégraphie. Comme une danse. On dirait qu'elles se déplacent aussi dans un mouvement très rythmé (comme tu le dis toi-même) très musical !

Il y a quelque chose de musical. Mais je ne sais pas, je pense que quand je fais des BD, il y a de l'action, du mouvement, du rythme, oui, je ne suis pas trop dans le truc contemplatif, je suis dans l'action, dans le mouvement, dans les rebondissements. Au fond, je crois que je suis comme ça dans la vraie vie ! Mon mari me dit : mais tu n'arrêtes pas, toi ! Et c'est vrai, je veux bouger tout le temps, je ne veux pas rentrer à la maison, je veux rester dehors. C'est bizarre parce que je dis ça et en même temps j'ai la capacité de m'asseoir des heures, toute seule, et de produire et de créer ! Ça me calme un peu, oui, la création c'est le calme !

64_page : À propos du processus de création, je voudrais que tu nous parles de ton rapport au scénario et aux scénaristes. Tu as été ta propre scénariste mais tu travailles aussi avec des scénaristes, quel est ton ressenti sur ce travail d'équipe ?

naristes, quel est ton ressenti sur ce travail d'équipe ?

Cela m'amuse plus quand je suis seule à bord, scénariste et dessinatrice en même temps, mais quand ce sont des sujets intéressants ça m'amuse aussi. Je trouve que c'est bien d'avoir un scénariste et même un chercheur qui connaît davantage sur le sujet que l'illustrateur. De toute façon, avec ou sans scénariste, je considère que le dessinateur est aussi auteur en quelque sorte. Par exemple, quand tu travailles sur des BD journalistiques, des fois les chercheurs ou journalistes te donnent le script mais n'ont pas vraiment d'idées visuelles ou ne savent pas comment bien découper l'histoire en séquences. Donc tu dois réfléchir à des idées visuelles qui font sens. Mais il est évident que c'est un atout d'avoir quelqu'un derrière qui a fait le travail de recherche. Ils connaissent à fond le sujet et ça c'est génial. C'est pourquoi même si le scénario est écrit de manière succincte, si le sujet me plaît, je fais quand même le travail. Mes deux derniers travaux de BD, je les ai faits comme ça, ce ne sont pas vraiment des scénaristes, mais plutôt des chercheurs ou des journalistes. J'ai quand même trouvé du plaisir dans le fait d'être illustratrice dans ces cas-là. Surtout dans le fait de travailler sur des sujets politiques c'est très différent, ces sujets je les ai choisis exprès, on m'a aussi proposé d'autres choses mais je n'ai pas toujours accepté. Ça prend tellement longtemps la BD, si on n'est pas à fond dans l'histoire ça devient plus un devoir qu'un plaisir ! Je n'ai jamais travaillé la BD avec de purs scénaristes mais plutôt des journalistes, des chercheurs... Généralement, tu laisses faire et tu fais les deux, scénariste et dessinatrice. Je n'ai jamais trouvé un sujet commun avec un vrai scénariste de BD. En plus, je ne suis pas une très bonne dessinatrice, hein ! Mes dessins ne sont pas super détaillés, je suis plus dans le truc graphique, je ne sais pas bien faire ça, je ne suis pas réaliste donc ça m'emmerde s'il faut y mettre beaucoup de détails, de réalisme.

64_page : Et comment fait-on pour trouver des projets et ensuite publier ?

Tu fais ça au départ avec les amis, puis le bouche-à-oreille, tu ouvres une sorte de zone de référence, c'est un mélange des deux en fait, le bouche-à-oreille, tu travailles avec les gens, ça peut t'aider pour des projets, la rencontre avec des gens et comment tu as travaillé avec une per-

sonne, cela t'amène à une autre personne qui te propose autre chose et ainsi de suite ! Mais tout ne peut pas t'intéresser. Parfois on me contacte juste parce que je suis étiquetée « Moyen Orient », c'est un peu court ! Je ne m'intéresse pas forcément à tous les thèmes sur le Moyen-Orient. Je dis OK, c'est cool, mais peut-être ce n'est pas pour moi ou bien ça ne m'intéresse pas ou bien le critère de sélection n'est pas le bon.

Récemment, j'ai été contactée pour des projets avec des thèmes qui touchent au Moyen-Orient, mais sans même qu'il y ait un script complet, juste parce que les sujets vendent.

Ça me tape sur le système, je ne travaille pas des sujets du Moyen Orient juste parce que je viens moi-même du Moyen-Orient. C'est comme s'il fallait être français pour écrire un livre sur la France. N'importe quoi ! Mais des fois, je reçois des scripts par exemple sur des femmes du Moyen-Orient, mais dont les histoires sont écrites par un homme.

Ça m'arrive souvent dans des jobs payés comme ça de tomber sur des gens qui veulent juste un illustrateur sans plus. Un vrai scénariste ? Travailler avec un scénariste, pas vraiment. Ah non, ça m'est arrivé une fois avec un scénariste super drôle mais il voulait refaire tout le temps des choses, changer 3 000 trucs par heure. Je lui ai dit ça ne va pas marcher ! En fait, eux, ils écrivent très vite et voilà, mais, moi, quand je dessine je ne dessine pas vite et si en plus je dois changer tout le temps... Comme quoi ça m'est déjà arrivé que je ne peux pas bien travailler même si c'est l'idée est géniale. Ils ont de très bonnes intentions, ce n'est pas qu'il avait des mauvaises idées, il en avait de très bonnes, des idées géniales, mais on ne peut pas éternellement changer.

64_page : Est-ce dire que le scénariste ne doit pas du tout être directif ?

Non, pas du tout, il n'y a pas de problème s'il est directif. Au contraire. Je n'ai pas de problème avec la directivité, si l'histoire me plaît et que le scénario est bien fait, ça m'aide, je trouve que ça m'aide, même lorsque c'est très directif, les gens sont ouverts et flexibles, si tu expliques pourquoi il faudrait plutôt faire autrement, ils te laisseront opérer des changements.

64_page : Le mot de la fin pourrait-il être destiné aux jeunes auteurs publiés dans notre revue ?

J'aimerais aussi dire qu'il faut savoir rechercher de l'aide. Même quand on travaille seule, il faut aller vers ceux qui savent pour chercher du conseil. Même si on aime travailler seul, quand il faut il faut, moi, évidemment je ne peux pas travailler seule, je me fâche quand ça ne marche pas, cela m'arrête dans mon élan, donc je me dis que j'ai besoin de quelqu'un d'extérieur, je vais chercher l'information là où elle est ! J'apprécie le travail en solitaire mais je trouve qu'il y a des gens qui sont très forts en structure, par exemple, et tu vas chercher cette personne dans ton entourage qui saura te donner le coup de pouce nécessaire. Pour les jeunes auteurs européens c'est difficile de trouver un éditeur car la concurrence est rude ! En Amérique, aussi, c'est beaucoup plus difficile de publier pour un Américain, tu sais, même le Canada ou la France. Les Américains ont de grandes maisons d'édition. Pour publier les BD alternatives c'est très dur, je pense qu'il y a quelques éditeurs comme ça, sur internet parfois, pour les choses plus courtes, mais bon ça ne court pas les rues. C'est moins distribué alors qu'en France où il y a beaucoup plus des médias alternatifs.

64_page : Nous sommes heureux d'avoir pu parler longuement avec toi et surtout d'avoir rencontré une bédéiste phare au Liban. Tout le monde te connaît et t'apprécie au Liban, tu y es une véritable légende urbaine. Jad (George Khoury), Michèle Standjovski, Karen Keyrouz, entre autres, évoquent le nom de Tracy Chahwan en termes très élogieux, ta BD Beirut Bloody Beirut témoigne en ce sens et en ta faveur aussi, je voudrais ajouter que tu es aussi un personnage de BD : tu apparais dans la BD de Noémie Honein, De l'importance du poil de nez (chez Sarbacane, 2 020) par exemple...

C'est un tout petit monde la BD au Liban, petit mais que j'adore.

Il y a beaucoup de solidarité et je pense qu'on est plusieurs à nous dessiner les uns les autres dans nos travaux respectifs, à s'inspirer de notre entourage.



Mes notes de lecture sur les auteurs publiés en France récemment (et que j'ai découverts avec plaisir): Noémie Honein, Joseph Kaï, Raphaëlle Macaron, Michèle Standjofski

De l'importance du poil de nez

« Noémie s'exprime en couleur, que ce soit dans son travail plastique - ou dans sa cuisine - pour rendre mieux hommage à la richesse et la foisonnance de la nature et de l'environnement dans lesquels elle a grandi. En 2017, fraîchement diplômée de l'Académie libanaise des Beaux-Arts, cette artiste autrice libanaise, est invitée en résidence à la Maison des Auteurs d'Angoulême pour développer son premier projet. Elle enchaîne ensuite avec la résidence de Colomiers et décide de s'installer en France. *De l'importance du poil de nez* est son premier roman graphique. Elle vit à Toulouse. »

« Mais comment fait Noémie pour nous parler d'un sujet aussi grave – son cancer – avec autant de légèreté ? LE TALENT.

Noémie a 18 ans quand elle tombe malade. Étudiante en arts aussi brillante que drôle, elle brûlait la vie par les deux bouts, avec joie et gourmandise... jusqu'à ce que son corps lui renvoie tout dans les dents. Un combat s'engage alors entre elle et son cancer - avec pour décor, Beyrouth, sa folie, son multiculturalisme, son caractère inimitable.

De l'importance du poil de nez est un projet autobiographique unique, fourmillant de joie et d'émotion. Portrait à vif de la jeunesse libanaise, mais aussi étonnante comédie de mœurs superposant quatre générations de femmes, c'est un objet narratif inclassable... et une merveille graphique. Des planches foisonnantes au crayon de couleur, à chaque page plus inventives et hypnotiques ! »

[Noémie - Éditions Sarbacane \(editions-sarbacane.com\)](http://Noemie - Éditions Sarbacane (editions-sarbacane.com))

Noémie Honein

Noémie Honein publie chez Sarbacane, en 2020, un premier roman graphique pour le moins singulier dont le titre *De l'importance du poil de nez* parle à ceux qui connaissent la référence et qui surprendra plus d'un lect.eur.rice par son dessin haut en couleur qui contraste avec la densité du sujet abordé et qui l'enrichit d'un point de vue optimiste et résilient.

Cet ouvrage est spécialement salubre pour tous ceux qui de près ou de loin ont été touchés par le fléau du cancer. Mais pas que.



C'est un roman qui est universel dans le regard qu'il porte sur soi, sur l'autre, sur le monde et qui ne cible pas un lect.eur.rice particulier. Un livre écrit et dessiné d'abord pour soi comme une sorte de rédemption mais surtout comme un acte créatif fondamental et fondateur de résilience. L'autrice a doublement vaincu la maladie : d'abord physiquement puisqu'il s'agit de son histoire personnelle et ensuite en la sublimant en un merveilleux acte de création artistique. Nous sortons de cette lecture ébranlés, bouleversés et surtout profondément reconnaissants !

Ce roman évoque également le Liban, les Libanais, leur sens de la famille et de l'amitié. Tout Beyrouth défile en arrière-plan ; on y croise même des bédésistes encore aux études à l'ALBA et leur professeure Michèle Standjofski...

Si cet acte de création devenu livre est doublement salutaire pour l'autrice, il l'est également pour nous, lect.eur.rice : il nous pose question et il apporte beaucoup de réponses à nos propres questions. A l'heure où le cancer terrasse, plus que jamais il ne l'a fait, nos sociétés et nos familles, cet ouvrage surgit comme une véritable bouée de sauvetage.

Il est essentiel de le lire pour comprendre pourquoi on parle de « fléau du cancer » mais aussi pourquoi

pas grand monde ne met des mots ni de dessins sur un thème sociétal qui touche une grande partie de la population.

Noémie Honein dans ce premier roman brise enfin le tabou, ses mots remplissent un vide qui depuis longtemps attendait d'être comblé et ses dessins mettent des couleurs qui illuminent le monde obscur du cancer et alimentent l'espoir de chacun, malade ou pas, de s'en sortir !

L'intranquille

« Les non-dits, la marginalisation et la sexualité sont des thèmes de prédilection du travail de Joseph Kai. Il est surtout connu pour sa ligne délicate et son ton introspectif empruntés tantôt à la BD traditionnelle, tantôt aux nouvelles tendances beyrouthines. En 2010, il rejoint le collectif de BD Samandal et y édite plusieurs ouvrages collectifs et individuels dont 3000 en 2020. Joseph a participé à de nombreux festivals et expositions à Paris, Berlin, Beyrouth, Bruxelles et ailleurs. En 2021, il publie chez Casterman *L'intranquille*, son premier roman graphique au long cours. »

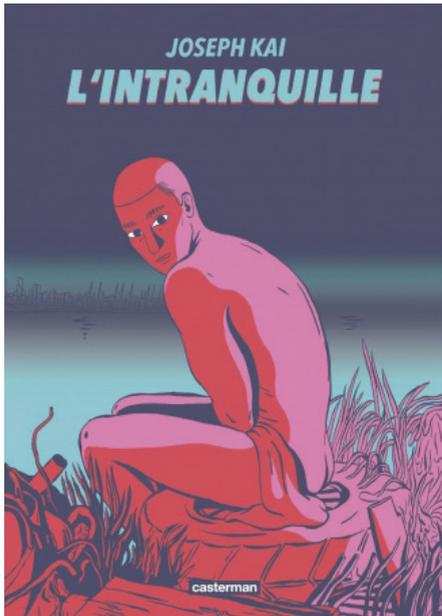
[Casterman - Joseph Kai](#)

Joseph Kai

« Je me demande comment auraient été nos corps et nos sentiments sans le poids de la menace et de la peur. J'aurais voulu me connaître sans ça »

Joseph Kai publie en 2021 un premier roman graphique ***L'intranquille*** chez Casterman qui nous laisse pantois. On y découvre un Beyrouth onirique qui hante un héros qui n'y cesse de promener angoisses personnelles et collectives. Le regard pastel de ce héros nous dévoile une ville chaotique où il n'est pas facile de vivre la liberté du genre (mais pas que...).

Ouvrage engagé et engageant, déambulant dans les milieux queer mais posant avant tout des questions qui touchent à l'ensemble de la société : comment vivre et laisser vivre sans porter des jugements qui minent l'existence de l'autre.



Stigmatiser l'autre, lui prêter des actions ou des comportements sans le connaître revient à le livrer au bûcher de l'anxiété et ce, quelle que soit sa différence !

Bien sûr Kai nous expose le regard d'un héros, ou plutôt d'un antihéros, Samar, dans un milieu particulier, le milieu queer, dans un pays particulier, le Liban, mais au-delà de ces particularismes il y a la résonance de cette thématique qui se répercute dans toute société ! Le constat est amer, je sais. J'insiste lourdement mais je tiens à ne pas enfermer cet ouvrage dans une case en le stigmatisant à mon tour.

Nos sociétés, vous le savez aussi bien que moi, souvent s'adonnent à des comportements hypocrites qui, sans se l'avouer ou en prétendant une fausse ouverture d'esprit, au fond, ne procèdent pas autrement, les étiquettes et catalogues n'aident en rien... celui qui n'a jamais jugé l'autre sans le connaître me jettera la première pierre !

Couleurs pastel et métalliques accompagnent

cette réflexion et nous plongent à notre tour dans cette ambiance de répression que connaissent tous ceux qui portent une différence en eux, visible ou pas, peu importe, dès qu'elle est stigmatisée. La communauté LGBTQIA+ au Liban est de ceux-là. Cet ouvrage intimiste et onirique nous rend plus proche leur situation de détresse. Même si cela fait longtemps déjà que nombre d'entre nous ont épousé leur combat car tout combat pour la reconnaissance d'une vie en liberté devrait être notre !

L'ouvrage de Kai est de ces ouvrages d'où l'on ne sort pas indemne... à force de voir les jugements entraîner la persécution des minorités et leur répression (qui frôle la torture psychologique et physique) on prend peur de ressembler à ces bourreaux porteurs de moralité qui savent toujours mieux que quiconque ce qui est mieux pour l'autre ! Encore donc un ouvrage extrêmement salutaire dont on salue la publication ! Merci à Joseph Kai pour ce cadeau où résistance et art ne font qu'un !

Les terrestres

« Pour Raphaëlle Macaron, l'effondrement, c'est soit de la science-fiction, soit ce que ses parents lui ont raconté de la guerre au Liban, son pays natal.

Pour Noël Mamère, l'effondrement, ce sont les oiseaux qui ne chantent plus et le pétrole dont il faudra bientôt se passer.

Pour les lecteurs de Pablo Servigne et autres chantres de la collapsologie, ce sont des théories sérieuses qui incitent à changer de vie maintenant, avant qu'il ne soit trop tard.

Ensemble, le moustachu le plus célèbre de la galaxie verte et la jeune artiste prennent la route, à la rencontre des éclaireurs du monde d'après. Installés dans des oasis, ils ont fait du combat pour la planète un mode de vie.

Raphaëlle est sceptique face à ces partisans du retour à la terre que Noël connaît bien :

“Vais-je assister à la fin du monde ?” “La fin d’un monde”, lui répond celui qui, toute sa vie, a milité pour une écologie humaniste.

Le trait clair et les couleurs pop du dessin transportent le lecteur dans un univers qui semble imaginaire, mais est pourtant bien réel. De Langouët en Bretagne à la ZAD de Notre-Dame-des-Landes en passant par le Béarn, les auteurs nous entraînent dans une déambulation vivifiante et engagée. »

[Les Terrestres :: Éditions du Faubourg \(editionsdufaubourg.fr\)](http://EditionsduFaubourg.fr)

Raphaëlle Macaron

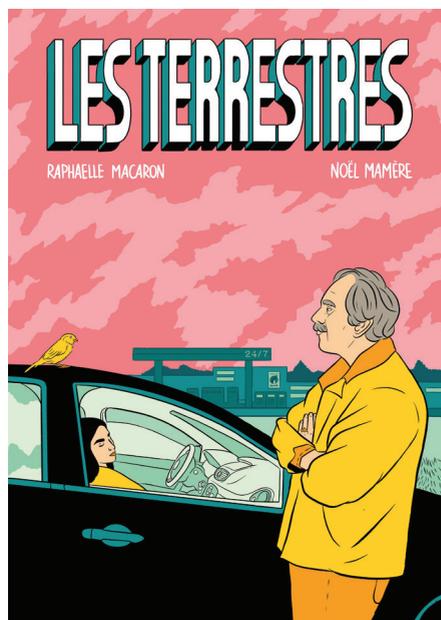
Raphaëlle Macaron aux côtés de Noël Mamère, qui est l’auteur des textes, signe un premier roman graphique en tant que dessinatrice et scénariste **Les terrestres**.

L’ouvrage confronte deux générations, deux cultures, deux points de vue sur l’état actuel du monde, deux personnes que tout éloigne mais dont les questions et les regards vont s’entrelacer pour ouvrir une voie de réflexion sur la fin d’un monde ! Décidément, les jeunes bédéistes libanais ne cessent de nous épater par les sujets singuliers qu’ils abordent et qui nous interpellent tout particulièrement, ici donc la question de l’effondrement et le monde d’après.

Beaucoup de questions émergent de ce parcours à travers les représentants de ce monde qui s’effondre et à travers leur expérience et vont se poser Raphaëlle et Noël qui ensemble vont tenter de construire, contre vents et marées, une ébauche de réflexion qui nous a touché tout particulièrement. Ils se présentent d’ailleurs eux-mêmes comme « éclairés » : « En allant à leur rencontre, écrit Noël Mamère dans la préface, au printemps 2019 avec la jeune Raphaëlle Macaron pour cette série de reportages dessinés, je n’imaginai pas que tout s’accélérait à une vitesse vertigineuse. Mais dans ce champ

de ruines subsistent celles et ceux qui ont fait le choix de ralentir, de redevenir des « terrestres », comme dit si bien le philosophe Bruno Latour, de se connecter à leur milieu... »

L’eau est passée sous les ponts depuis, le ralentissement s’est imposé de lui-même avec la covid qui a entraîné des confinements partout dans le monde, les crises économiques frappent de plein fouet le monde entier et également le Liban, pays natal de notre jeune autrice, frappé par une crise économique sans foi ni loi ! Un véritable désastre, un tunnel dont on ne voit pas le bout. Un réchauffement de la planète qui nous rappelle sans cesse à l’ordre : sécheresses, inondations, pénurie d’eau potable dans certains villages même en France, problèmes liés aux éner-



gies fossiles... Bref, les éclairés se sont éclairés l’un l’autre et nous ont éclairé sur l’urgence de ce ralentissement... l’effondrement n’est plus une menace mais une réalité...

Encore un ouvrage salutaire... il comporte beaucoup de questions mais il souffle aussi des

ébauches de solutions ! A nous de faire le bon choix ! Commencez par lire ce roman graphique !

Antonio

« Né à Naples en 1894, Antonio Caffiero a très tôt manifesté un goût marqué pour les histoires qu'elles soient réelles ou imaginaires.

Ses aventures, Antonio les vit ou les imagine sur fond de plusieurs conflits – guerre italo-turque, 1ère guerre mondiale, guerre gréco-turque, démembrement de l'empire ottoman, guerre d'Abysinie, Seconde Guerre mondiale – qu'il traverse avec un détachement qui s'accroît au fil des années. »

« **Michèle Standjofski** est née à Beyrouth en 1960. Après un bac littéraire passé à Athènes, elle opte pour les lettres à Beyrouth. Elle présente un mémoire de maîtrise sur la place du texte dans la bande dessinée.

Depuis 1977, elle travaille en tant qu'illustratrice pour la presse, la publicité et l'édition. Depuis 1992, elle enseigne la bande dessinée et l'illustration à l'Académie Libanaise des Beaux-Arts.

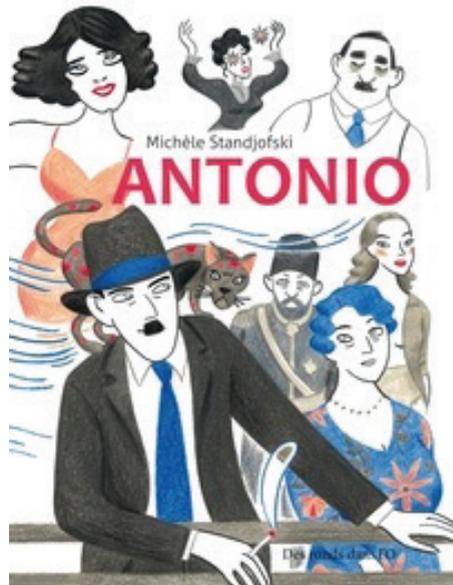
Elle a exposé à Angoulême, Beyrouth, Ravenne, Istanbul, Athènes, Sharjah et Aix-en-Provence. Elle vit à Beyrouth.

Toutes les mers, publiée en 2017 chez Des ronds dans l'O, est sa première bande dessinée. En 2021 paraît *Antonio*, toujours chez Des ronds dans l'O. »

Michèle Standjofski

Le deuxième roman graphique de Michèle Standjofski **Antonio** est paru en 2021. Il s'agit aussi d'un oneshot. Il aborde une tranche de vie d'Antonio Caffiero, personnage haut en couleur qu'elle nous avait déjà rendu familier et proche dans son premier roman graphique *Toutes les mers* chez Des ronds dans l'O également.

Les dessins, au crayon de couleur, dont elle a le secret, nous entraînent dans une aventure étonnante de réalité (et de fiction). Au commencement, il y a la voix : « Du plus loin que je me souviens, Antonio me racontait des histoires », des histoires... fausses ou vraies, réelles ou fictives, peu importe, seuls la première personne du singulier (Je) et ces souvenirs passés par le prisme d'une mémoire qui elle-même parvient à notre narratrice par des souvenirs rapportés par



Antonio (à la première personne aussi comme l'exige l'usage du phylactère). Mémoire de la mémoire en quelque sorte où les deux « je » s'entrecroisent.

Très vite nous découvrons que cette voix qui nous rapporte les péripéties d'Antonio tout au long du XXe siècle est celle de son arrière-petite-fille, Michèle Standjofski. Je vous passe les détails, il faut absolument lire cet album remarquable qui est le fait d'une des grandes pointures de la BD libanaise et francophone, et qui nous apprend beaucoup sur la vie de ces migrants qui ont fait notre terre.

La palette de cette histoire passe par douze tonalités de gris avec des aplats de différentes tonalités de jaune, bleu, rouge et desépià qui semblent nous souffler les différents topoi traversés par notre héros (tels des états d'âme) et qui marquent des étapes dans la mémoire du siècle passé et dans la sienne. Tout se passe

comme s'il s'agissait d'une course de relais où l'on transmet le témoin de génération en génération !

On ferme ce roman graphique comme l'on ferme la porte d'une maison de famille accueillante et chaleureuse où l'on est certain de revenir ! C'est dire que l'on attend avec impatience d'ores et déjà le prochain roman graphique de Michèle Standjofski !

(Lire aussi la note dans ce même dossier sur l'œuvre de Michèle Standjofski)

